

*La revue numérique de Bodhicharya France*



# LOTUS

*Flors - Série 1*

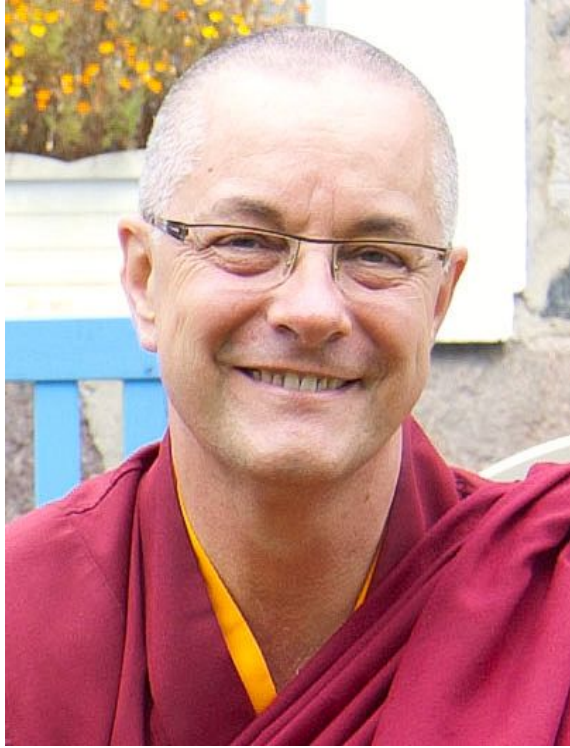
*Des voies différentes pour un  
même chemin*



“Nous prenons tout pour acquis, mais nous devrions parfois nous détendre et goûter à la beauté naturelle, et même être la nature. Je pense que la méditation peut nous procurer cette aide, une aide pour chérir le monde”

“Quelqu’un m’a demandé un jour, ‘Quelle est la chose que l’on doit croire si l’on veut devenir bouddhiste, la chose sans laquelle on ne pourrait pas devenir bouddhiste ?’ C’était une question intéressante, et j’ai beaucoup réfléchi à la façon d’y répondre. Je me suis d’abord dit que c’était peut-être de croire en le Bouddha, le Dharma et la Sangha ; de croire en la prise de refuge en ces trois [joyaux]. Mais je ne pense pas qu’il en soit ainsi : cela vient plus tard. [...] Alors, qu’en est-il? Je pense qu’il s’agit de développer la pensée: ‘Je peux changer, je peux m’améliorer; je peux développer mes qualités positives.’ Je pense que c’est cela la base. Si vous ne croyez pas que vous pouvez vous améliorer alors je pense qu’il n’y a pas de base pour devenir bouddhiste, ou pour faire quelque pratique bouddhiste que ce soit.” *Ringou Tulkou Rinpoché*, in *Lazy Lama*





“En même temps que le printemps s'annonce timidement encore, il nous semble que le tunnel Covid 19 montre sa sortie. Peu à peu les voyages sont envisageables, les restrictions sont levées progressivement... Nous pouvons nous en réjouir bien que nous ne sortions pas indemnes de ces 2 années difficiles à vivre pour la plupart d'entre nous.

Et voilà qu'une guerre sur notre sol européen s'est déclarée il y a quelques jours seulement à l'heure où je rédige ces lignes.

Comme toutes les guerres, celle-ci entraîne son lot de souffrances physiques et morales, d'incompréhension et de protestation.

Il me semble primordial que nous, pratiquants du Dharma, nous qui sommes disciples du Bouddha, nous devons comprendre que ces événements sont les manifestations d'un état d'esprit samsarique.

Tant que la paix, la bienveillance, le respect de l'autre, la compassion, la Sagesse ne seront pas établies durablement dans notre esprit, notre monde sera toujours ce qu'il est aujourd'hui.

Reprenons l'enseignement des Quatre Vérités des Nobles et précisons à nouveau l'objectif de notre pratique : aspirons nous profondément à mettre fin à la souffrance pour nous mêmes et pour tous les êtres ?

Je remercie Jismy, maître d'oeuvre de ce nouveau numéro de notre lien numérique, je remercie aussi toutes les personnes qui ont contribué à cette version.

De tout coeur avec vous,”

*Lama Tsultrim Guelek*



# L'édito



Chers amis dans le Dharma,

pour ce premier numéro de l'année, **LOTUS** a tenu à faire exception. Nous sommes en effet heureux de vous présenter ici un numéro hors-série, consacré au thème "**Des voies différentes pour un même chemin**". Certes, les voies spirituelles sont multiples et nombreuses, mais comment envisager leur unité ? Quelles invariables, quels points de jonction peuvent être mis en évidence ? Au fond, n'y a-t-il pas un seul et même chemin, s'habillant de cultures différentes et d'histoires propres à chaque être ?

Ces questions, Jismy ( rédacteur de la revue ) se les est posées et a décidé pour y répondre de laisser la parole à plusieurs personnes ayant chacune leur chemin, leur histoire, leur rapport à la vie spirituelle. Comme vous le verrez, chacune de ces personnes a, à sa façon, un lien particulier et intime avec le Dharma.

Ainsi, vous retrouverez dans ce hors-série cinq entretiens avec cinq personnalités de choix. Tout d'abord **Daniel Odier**, pratiquant tantrique et écrivain, nous livre un peu de son parcours et de sa vision de la voie spirituelle. Il a notamment accepté de nous parler de sa relation avec Kalou Rinpoché, qui fut l'un de ses maîtres.

Pour le second entretien, c'est la philosophe **Françoise Bonardel** qui a accepté de répondre présente, pour mener une réflexion sur "Le Dharma en temps de crise" - une réflexion de choix au vu de l'actualité.

C'est ensuite le journaliste et ancien reporter de guerre **Stéphane Allix** qui a accepté de prêter sa voix à nos colonnes. Fondateur de l'INREES (l'*Institut National de Recherches sur les Expériences Extraordinaires* ), il partage ici son regard sur la place de l'extraordinaire en Occident, et nous raconte notamment sa rencontre hors du commun avec Sa Sainteté le XVIIe Karmapa.

La chanteuse **Lily Jung** intervient pour le quatrième entretien, et nous livre un peu de son vécu, et notamment de son rapport libérateur à la musique et au chant.

Enfin, la voyante et écrivaine **Maud Kristen** conclut ce numéro pour le cinquième et dernier entretien, et partage avec nous ses réflexions sur l'époque que nous traversons, et la place qu'y tient la spiritualité : au fond, sommes nous vraiment sûrs

que nos pratiques dites spirituelles soient libératrices ? Avec gravité et sérieux, Maud Kristen porte un regard lucide sur l'ère moderne et ses enjeux, et nous raconte au passage ce qu'elle retient de son voyage à Dharamsala où elle rencontre en 2004 Nechung, l'Oracle du Dalai-Lama.

A chacun de ces intervenants, Jismy a posé une même question de circonstance : "*en temps de crise, faut-il faire preuve de souplesse en allant dans le sens du changement, ou faut-il faire preuve de fermeté en faisant acte de résistance ?*" Les réponses variées de chaque intervenant mettent en lumière un nuancier des plus intéressants pour quiconque se demande quelle attitude adopter face aux crises qui se succèdent.

Nous espérons de tout coeur que ce hors-série vous plaira, et la rédaction remercie vivement chacun des intervenants ayant accepté de donner un peu de leur temps pour partager leurs expériences et leurs réflexions. Celles-ci permettent vraiment d'envisager, derrière la multiplicité des parcours et des voies spirituelles, une véritable unité : celle d'un même chemin que chacun est amené à explorer à sa façon, avec les traditions comme héritage.

Chaleureusement,

*La communauté de Lusse*



# ❁ SOMMAIRE ❁



## Tantrisme et réalisation spirituelle

entretien avec le pratiquant  
Daniel ODIER

## Le Dharma en temps de crise

entretien avec la philosophe  
Françoise BONARDEL



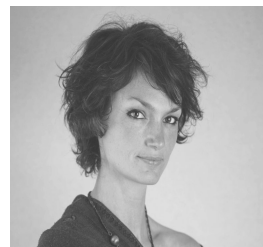
## L'extraordinaire dans nos vies

entretien avec le  
journaliste  
Stéphane ALLIX



## De la voix à la Voie

entretien avec la  
chanteuse  
Lily JUNG



## Un esprit clairvoyant

entretien avec la voyante  
Maud KRISTEN

## Spirituelles Mutations

le mot de la fin par  
Jismy MAILLOT







# Tantrisme et réalisation spirituelle

## entretien avec Daniel Odier



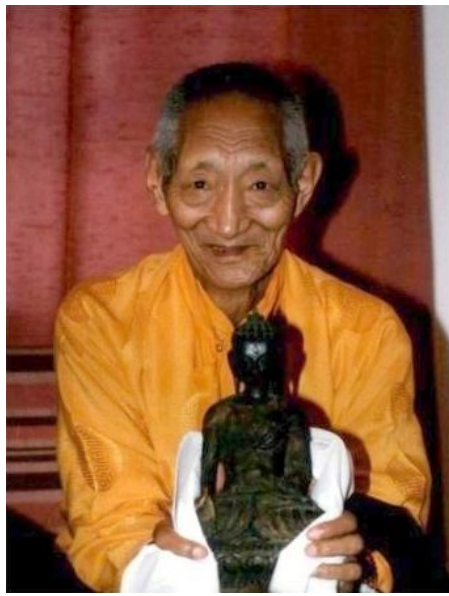
*Daniel Odier est devenu disciple de Kalou Rinpoché en 1968, duquel il reçoit la transmission du Mahamoudra. Il rencontre également cette année là l'ermite chinois Chien Ming, dont les travaux inspireront à Daniel Odier ses études sur la proximité du Chan et du Tantra.*

*Quelques années plus tard, il se rend dans un ermitage himalayen, d'où il suit les enseignements de son maître cachemirien, la yogini Lalita Devī.*

*Il enseigne bouddhisme et tantrisme dans plusieurs universités américaines avant de fonder le centre Tantra/Chan à Paris, en 1995. Écrivain, il rédige de nombreux ouvrages sur le tantrisme et le Chan, traduits en une dizaine de langues. Il a par ailleurs traduit l'oeuvre de Lalla, une poétesse cachemirienne du XIVE siècle.*

*Lorsque **LOTUS** a proposé cet entretien à Daniel Odier, c'est très gentiment que celui-ci a accepté, afin de nous livrer un peu de son parcours et des leçons qu'il en tire. De sa rencontre avec Kalou Rinpoché à son regard sur l'époque moderne, Daniel Odier s'est livré ici avec douceur et bienveillance. C'est le 20 Septembre 2021 que Jismy l'a rencontré pour réaliser cette interview.*





ci-dessus : Kalou Rinpoché

*Jismy* : La plupart de vos ouvrages portent sur le tantrisme. En guise d'introduction, pourriez-vous nous en donner une définition, tandis que cette voie est souvent réduite à des caricatures en Occident? Pouvez-vous également nous dire comment vous avez rencontré cette voie spirituelle?

**Daniel Odier** : On peut définir le tantrisme comme "voie mystique non religieuse". Mais ce qui compte, c'est le mot "mystique".

J'ai rencontré le tantrisme du cachemire à travers Kalou Rinpoché, qui était mon premier maître. Lorsque je l'ai rencontré, ma première question était "est-ce que vous pouvez être mon maître?". Il m'a répondu : "il y a deux possibilités : je peux être ton maître ou ta mère. Qu'est-ce que tu préfères?". J'ai préféré qu'il devienne ma mère! (rire) Ainsi, à vingt-deux ans, j'avais trouvé ma mère sous la forme d'un vieux tibétain qui ne se lavait jamais, mais qui sentait comme un jardin de rose. Quand on entrait dans sa chambre, on était ivre de la délicatesse du parfum. J'avais également rencontré avant lui Dudjom Rinpoché puis Chatral Sangyé Rinpoché ; on peut dire que c'est ce parcours d'abord tibétain qui m'a mené par la suite au Cachemire.

Ce qui était extraordinaire avec Kalou Rinpoché, c'était sa très grande ouverture sur les autres approches et les autres voies spirituelles. Lorsque je l'ai quitté la première fois, il m'a envoyé faire toutes sortes d'expériences aussi bien en Thaïlande que dans un monastère zen au Japon, ou encore à Hawaï avec un maître taoïste. Il connaissait très bien tous ces gens ; il avait une grande ouverture d'esprit. Il n'y avait rien de sectaire en lui, et c'était fascinant pour moi.

J'étais fasciné par la voie tibétaine, j'avais alors une vingtaine d'années. Toute cette richesse, ces couleurs, ces musiques, ces rituels, ces mantras... Mais après quelques années, j'ai commencé à comprendre que tout cela serait très compliqué. Et puis, pour faire ces centaines de pratiques, il fallait absolument croire en la réincarnation - car c'était impossible à faire en une seule vie - alors j'étais pris par cette complexité qui me semblait immense. Je m'en suis ouvert à Kalou Rinpoché, et il m'a répondu : "Tous nos enseignements viennent du Cachemire. Aujourd'hui encore, la voie cachemirienne est enseignée comme elle l'était il y a mille ans. Si tu veux goûter à la saveur de ce qu'on a connu il y a mille ans, tu devrais aller au Cachemire et rencontrer un maître cachemirien".

A cette époque, dans les années soixante, il n'y avait pas encore de livre sur le tantrisme du Cachemire, alors je m'y suis rendu. J'ai ainsi suivi le conseil de Kalou Rinpoché, non sans difficulté car les cachemiriens sont difficilement trouvables : comme des *guérilleros*, ils sont invisibles dans le tissu social et on a beaucoup de peine à les trouver. Ils n'ont aucun signe distinctif, et ne sont pas entourés de vénération et de disciples : on peine ainsi à les identifier. Si on arrive dans un village, trouver soi-même un maître est quasiment impossible, il faut que quelqu'un nous renseigne sur l'identité du maître ou de



la yogini du village.

Ainsi, après plusieurs tentatives, j'ai finalement décidé de laisser tomber toute cette quête spirituelle, et d'aller vers quelque chose de plus simple : je me suis retrouvé dans un village du Cachemire où ma seule ambition était d'apprendre à faire du bon thé et du yaourt, de vivre une vie simple. Bien sûr, j'ai finalement entendu parlé d'une yogini qui était bien plus haut, le long de la rivière dans les montagnes : c'est comme cela que j'ai rencontré mon maître cachemirien, la yogini Lalita Dévi. Son enseignement a été un vrai choc pour moi, il était très puissant et immédiat, sans aucune gradation. C'était en fait plutôt comme une destruction de l'être artificiel que j'avais formé au cours des années. Cette vraie mise à nu a été plutôt violente, surtout en comparaison de la douceur maternelle de Kalou Rinpoché.

***Jismy :** Dudjom Rinpoché, qui était alors le chef spirituel des Nyingmapa, a été un des premiers contacts que vous avez eu avec un maître spirituel. Vous le rencontrez à l'âge de vingt ans, lors de votre premier voyage en Inde. Les conditions sont alors contraintes, et vous ne pouvez séjourner auprès de Rinpoché que quelques jours. Ce dernier se lance alors un défi : vous enseigner toute la voie en trois jours. A-t-il réussi?*

**Daniel Odier :** Je crois qu'il a réussi, seulement je n'ai pas compris qu'il avait réussi avant d'avoir pratiqué cela pendant vingt-cinq ans ! (rire) C'est ce qui est incroyable. Ce qui m'a étonné avec Dudjom Rinpoché était la gentillesse incroyable du personnage, et son côté presque androgyne : il aurait pu être aussi bien une femme qu'un homme. Il était entouré d'une sorte de magie androgyne. Il était incroyablement facile d'accès ; je me

souviens qu'à peine arrivé au monastère, nous étions déjà, trois minutes plus tard, en train de marcher ensemble sur les chemins qui entouraient sa belle maison.

Il faut aussi dire qu'à l'époque, nous étions la première vague de jeunes occidentaux à venir chercher des enseignements, alors les tibétains nous prêtaient des capacités plus extraordinaires que celles que nous avons en réalité ! Pour eux, nous étions une sorte de nouveauté et de curiosité auxquelles ils donnaient énormément. C'est seulement après quelques années qu'ils ont commencé à se dire que finalement, ces jeunes occidentaux sont certes très sympathiques, mais peut-être manquent-ils d'un peu de suite dans la pratique... Mais c'était des années merveilleuses, nous pouvions alors accéder au Karmapa et toutes ces autorités, tandis que ce n'était plus possible, des années plus tard, sans passer par certaines étapes. Donc, concernant Dudjom Rinpoché, je pense que pendant ces trois jours il m'a transmis des choses très simples mais essentielles. C'est des années plus tard que j'ai compris qu'il m'avait donné bien plus que ce que j'avais imaginé.

***Jismy :** En quoi a consisté cette transmission exactement? Vous racontez lors d'une conférence que Dudjom Rinpoché vous a donné trois exercices à faire, durant ces trois jours : faire disparaître un caillou en méditant dessus ; visualiser une lettre lumineuse dans votre cœur et enfin faire un avec le monde... ce n'est pas rien!*

**Daniel Odier :** Oui! Pour commencer, cette histoire de caillou était d'une simplicité incroyable. On se promenait, Dudjom Rinpoché ramasse un caillou

et me le mets dans la main en me disant : *“Rentres dans ton hôtel, pose le caillou sur ton lit et regarde-le toute la nuit, jusqu’à ce qu’il disparaisse”*. Donc évidemment, j’ai regardé le caillou toute la nuit, et le caillou n’a pas disparu. Le lendemain, je suis donc allé le trouver et je lui ai dit *“bon...ça n’a pas marché!”*. Il m’a répondu très gentiment : *“Ce n’est pas grave, tu vas faire une autre pratique. Ce soir, en t’asseyant dans ton lit, tu vas visualiser une lettre tibétaine dans ton coeur, la lettre འྱ. Comme c’est une lettre compliquée, tu peux ne visualiser qu’un “v”, qui en est une partie. Il faut la visualiser adamantine avec des lueurs d’arc-en-ciel”*. J’ai donc essayé cette visualisation, mais c’était quand même très difficile. Je reviens donc le voir le lendemain, et il me dit : *“Bon, je te donne une dernière pratique. Tu vas essayer de communiquer avec l’espace infini et sans limite de ton esprit, l’état naturel”*. Je suis resté assis dans mon lit toute la nuit, en me demandant ce que c’était que cet espace illimité, cet esprit sans limite avec lequel je devais essayer de communiquer. C’était donc trois pratiques simples, traditionnelles et en même temps adaptées à un esprit occidental ; ces trois pratiques étaient vraiment merveilleuses.

**Jismy** : *Vous dites que Kalou Rinpoché vous a poussé à vous rendre dans différents pays et à cheminer dans diverses voies. Ces cheminements vous amènent-ils à considérer une unité des voies spirituelles entre elles? Qu’en est-il des voies occidentales, y compris quand elles prennent une forme religieuse : sont-elles à inclure dans cette unité? N’y a-t-il pas, au fond, un seul et même chemin?*

**Daniel Odier** : *Ce que je crois, c’est que tous les mystiques, qu’ils soient chrétiens, musulmans, juifs, hindous, tantriques, cachemiriens ou tibétains, font la même expérience d’unité avec ce qu’on peut nommer le divin, ou le*

cosmos - et peu importe le nom. Je pense que l’expérience mystique est la même, mais que ses voies d’approches sont différentes. D’où l’importance de rencontrer une voie qui nous parle à tous les niveaux. Peut-être même aurais-je tendance à dire qu’il convient de rencontrer un maître davantage qu’une voie, car une même voie peut être transmise par deux maîtres de façon quasiment opposée ou tellement différente qu’on ne s’y retrouve plus. Je crois que finalement, le plus important est de rencontrer la bonne personne plutôt que la bonne voie. Si le choc est puissant, je pense que la voie vient en seconde partie : au fond, telle ou telle voie, ce n’est pas très important car de toute façon la pratique va nous conduire à la même expérience d’unité.

**Jismy** : *Ce qui est intéressant derrière cela, et qui pourrait presque sembler paradoxal, c’est que la voie spirituelle nous invite à nous dépouiller - de notre égo, de nos identifications, etc. Comment donc concilier d’une part l’adhésion à un maître, à une voie, à une méthode et une tradition, avec d’autre part le dépouillement exigé par cette voie? Cheminer à l’intérieur d’une tradition ne risque-t-il pas toujours de nous enfermer à l’intérieur de celle-ci?*

# TANTRA YOGA

LE TANTRA DE LA  
CONNAISSANCE SUPRÊME

DANIEL ODIER



Spiritualités vivantes

Albin Michel

**Daniel Odier** : Je pense que ça dépend beaucoup de la qualité du disciple par rapport à celle du maître. Je crois qu'il y a quelques personnes qui veulent vraiment aller au coeur de la chose et qui sont prêtes à tout pour y parvenir, tandis que d'autres sont simplement à la recherche d'un confort émotionnel, mental et spirituel qu'ils vont parvenir à trouver sans pratiquer beaucoup - cela va améliorer un peu leur quotidien. Mais il y a quelques fous qui eux, veulent tout. Et je pense que les maîtres sont sensibles aux fous qui veulent tout, et qu'ils donnent sans limite à ceux qui sont vraiment prêts à brûler pour la voie qu'ils ont choisie. Cette intensité est la clé. Seule la passion est nécessaire comme le dit la Déesse Tripura.

Sans cela, on peut devenir complètement ritualiste, ou s'endormir totalement dans une voie spirituelle. On peut devenir des imitateurs, s'attacher à toutes les formes extérieures de la voie alors que l'essentiel est de sortir de toute croyance, de toute certitude. Et n'importe quel maître va enseigner cela par sa simple présence. C'est ce qui est difficile pour les occidentaux : on a cette idée que croire en quelque chose est nécessaire pour arriver à l'expérience mystique, alors qu'au fond toutes les voies enseignent exactement le contraire. Toute croyance n'est qu'une vision partielle des choses, à laquelle on peut toujours opposer une autre croyance qui est une autre vision partielle. Mais ce qui est intéressant, c'est de savoir ce qui se passe quand on abandonne les croyances! Il y a alors possibilité d'expérience directe de l'espace infini, que l'on nomme comme on veut, mais qui est basé sur ce dépouillement. A ce moment-là, c'est une révolution intérieure qui commence.

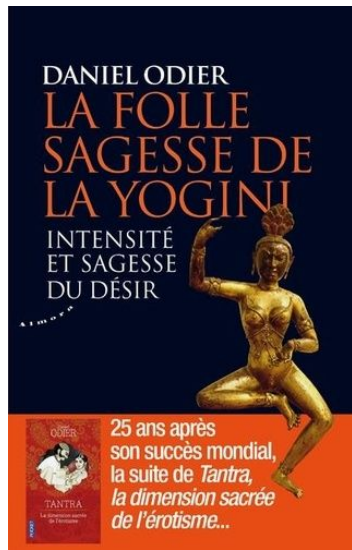
**Jismy** : *Cela dit, ces croyances ne sont pas construites pour rien par l'esprit. Certes, il y a l'ego qui cherche à défendre son bout de gras, mais surtout ces croyances rassurent souvent, et donnent au moins un semblant*

*de repères, aussi temporaires soient-ils. De ce point de vue, puisqu'on vient pallier là à une peur, le travail sur la peur n'est-il pas un des premiers travaux incontournables dans un cheminement spirituel?*

**Daniel Odier** : Si, absolument. Si on n'a plus peur de la mort, on n'a plus peur de rien. Mais concernant les croyances, arrive un moment où on perçoit toutes celles qu'on a eues, et celles dont on a changé au cours de notre vie. On a alors le sentiment que ce sont là une sorte de bric-à-brac de pacotille, et que ça nous a plutôt freiné. Les croyances nous empêchent de voir l'essence des choses qui est derrière tout cet attirail de certitudes, de règles. D'ailleurs, l'une des premières choses que m'a dit Lalita est : "*Je vais te débarrasser de tous tes jouets spirituels*". Et c'est exactement ce qu'elle a fait...j'en avais pas mal! C'était donc une sorte de dépouillement de jouets spirituels. Il faut tenir le coup, c'est assez rude, surtout quand on a une trentaine d'années. Car on a quand même une certaine tendresse pour eux, surtout si on a fait pas mal d'efforts pour les accumuler et les raffiner. Mais une fois qu'il n'y a plus tout ça, il ne reste que l'essence du cœur.

**Jismy** : *Quand Kalou Rinpoché vous envoie rencontrer Lalita, il vous dit : "Elle va t'enseigner tout à l'envers". Que voulait-il dire par là?*

**Daniel Odier** : Cela voulait dire que la voie tibétaine normale est très graduelle. On commence par des pratiques, suivies par d'autres et à mesure qu'on avance le territoire s'ouvre. Les cachemiriens fonctionnent de façon totalement opposée : ils enseignent les choses les plus profondes tout de suite, et c'est uniquement si l'élève ne comprend pas qu'ils vont compliquer un peu les choses. Il y a là cette idée que si quelqu'un a cette capacité de percevoir rapidement les choses les plus profondes, alors pourquoi le faire



attendre vingt-cinq ans? Mais alors, le mystère c'est qu'on reçoit certes les choses les plus profondes tout de suite, mais qu'on met de toute manière vingt-cinq ans à les intégrer ! Donc au fond, il n'y a plus vraiment de différence entre la voie graduelle et la voie soudaine. Dans tous les cas, cela prend du temps. L'avantage de la voie soudaine est peut-être qu'on arrête de fantasmer sur "l'après", sur l'initiation à venir, etc. On évite les projections. On obtient le paquet entier, mais on va mettre longtemps à le digérer.

*Jismy* : A ce propos, Lama Tsultrim Guelèk aime rappeler les mots de Bokar Rinpoché :

*"le chemin de la tête au cœur est le plus long". Et comme vous le rappelez vous-même, Kalou Rinpoché disait que ce qui rend la voie de Mahamudra difficile, c'est qu'elle est trop simple. Finalement, il semble que c'est nous qui sommes complexes. Pour ces raisons, vous affirmez que la voie consiste essentiellement à nous déconditionner du mental, et voilà peut-être ce qui rend toutefois la chose difficile, aujourd'hui où tout est fait pour surstimuler le mental : l'omniprésence des écrans, des musiques, de la publicité ; même ceux qui voudraient s'essayer à la sagesse tombent par ailleurs dans des travers strictement mentaux et ultra-rationalistes. Ne faut-il pas considérer que plus on avance dans le temps, plus c'est compliqué de cheminer?*

**Daniel Odier** : Eh bien, en fait même la méditation a cet effet là! Si on est

honnête, pendant les premières années de méditation, on doit s'apercevoir qu'on est beaucoup plus perturbé lorsqu'on médite que lorsqu'on est au café avec des amis en train de boire un verre de vin. C'est comme si le mental avait l'intuition de sa destruction, et qu'il se vengeait en nous envoyant des milliers d'informations, d'images, de souvenirs, de projections, etc. Donc même la méditation au début est aussi éclatée que Tik Tok ! (rire)

*Jismy* : *Recourir donc à la simplicité, déconditionner le mental... Mais sans pour autant nier l'intérêt de la raison et du rationnel, car même si les mystiques sont un peu fous comme vous le dites, vous rappelez tout de même ces mots d'un maître cachemirien : "l'intelligence ne conduit pas à l'Éveil, mais la stupidité encore moins".*

**Daniel Odier** : Oui! Cela veut dire qu'il y a entre les deux un espace infini, dans lequel on peut naviguer entre notre stupidité naturelle qui va montrer son visage de temps en temps, et notre intelligence qui va compliquer les choses. Mais je crois surtout qu'à la base de tout cela, il y a une notion qui est très mal comprise des occidentaux dans toutes les voies, que ce soit dans le Chan (zen chinois), le bouddhisme tibétain, ou chez les cachemiriens, et c'est la notion du silence mental. Beaucoup d'occidentaux s'imaginent qu'on parle là d'une sorte de vide, un peu tel qu'un aquarium sans eau ni poissons peut être vide. Mais en fait, ça ne veut pas du tout dire ça. Le silence mental signifie la non-répétition. Ce qui veut dire qu'on peut penser tout en étant dans le silence mental ; on peut écrire en étant dans le silence mental ; on peut parler tout en étant dans le silence mental, etc. Mais si le mental nous pose beaucoup de problèmes, c'est qu'il est incroyablement répétitif : on répète nos émotions, nos pensées à l'infini... A partir du moment où une expérience mystique a lieu, c'est cela qui s'arrête

pour au moins un temps : la répétition des mêmes choses. Et à partir du moment où le mental cesse de répéter, on peut dire qu'il est en silence et d'une fraîcheur et d'une créativité absolue.

*Jismy* : *Finally, cet aspect répétitif du mental fait de nous de grands névrosés ; la voie spirituelle serait alors une thérapeutique salvatrice pour se débarrasser des névroses de l'esprit. Le maître tibétain Chogyam Trungpa parlait lui-même souvent en termes de "névrose de l'esprit".*

**Daniel Odier** : Chogyam Trungpa était vraiment génial. C'est le premier maître qui nous a compris de A à Z. Souvent, les maîtres tibétains supposaient que nous avions une compréhension quasiment tibétaine des choses, alors que Trungpa a très vite compris que ce n'était pas le cas. Il a donc étudié la psychologie à Oxford, afin de comprendre comment on fonctionnait, et il a réussi ce miracle de conserver l'enseignement tibétain le plus profond tout en le rendant accessible aux occidentaux. Il l'a fait, sans rien appauvrir de l'enseignement pour autant, et ça c'est absolument génial. Aujourd'hui encore, si on ouvre un livre de Trungpa, tout est d'une limpidité cristalline et d'une justesse merveilleuse...c'est magnifique!

*Jismy* : *Vous-mêmes aujourd'hui vous transmettez la voie. Ayant été à la fois disciple et transmetteur, quelle différence conviendrait-il de faire selon vous entre l'enseignement et la transmission?*

**Daniel Odier** : L'enseignement peut être fait par toute personne intelligente qui a compris sa voie et qui peut l'exposer avec une certaine clarté. La transmission ne peut être faite que par quelqu'un qui EST la voie qu'il enseigne. C'est la grande différence. C'est ce qui fait qu'un enseignement

peut être très intéressant et nous stimuler intellectuellement, sans qu'il y ait pourtant le courant sous-jacent qui fait l'unité entre celui qui parle et la pratique. C'est cela qui fonctionne, en fait, autrement on irait tous à l'université pour passer un diplôme de sanskrit ou de tibétain, pour étudier les textes sacrés. C'est aussi la raison pour laquelle certains maîtres peuvent nous transmettre les choses sans même qu'on comprenne leur langage. C'était le cas pour moi, avec Kalou Rinpoché. Il faisait rarement venir un traducteur, et lorsqu'il m'enseignait en tibétain tous les jours pendant deux heures, je ne comprenais strictement rien. Cela me semblait bizarre au début, et puis de temps en temps, lorsque des gens de passage venaient, un moine traducteur était présent. En écoutant la traduction des enseignements, je comprenais que j'avais assimilé ces choses-là. Ce n'était pas par des livres, car à cette époque il n'y avait quasiment aucun livre sur le bouddhisme tibétain. Donc cela montre que ce qui passe circule par le courant sous-jacent de la réalisation qui peut être transmis à celui qui est capable de le boire. C'est un peu comme si on s'abreuvait d'un nectar.

*Jismy* : *Voilà qui est intéressant, car la transmission replace finalement aussi dans le processus la responsabilité de celui qui la reçoit, et pas uniquement la responsabilité de celui qui transmet. On disait notamment du maître Marpa Lotsawa qu'il était certes un grand maître, mais que son exigence était telle qu'il fallait aussi que ses disciples soient grands. Ainsi, y a-t-il selon vous des prérequis incontournables pour être un disciple, ou est-ce qu'une voie spirituelle s'adresse nécessairement à tous?*

**Daniel Odier** : Je pense qu'il y a une qualité qui est importante : la passion pour la recherche et pour la voie. Si on prend n'importe quel mystique de n'importe quelle tradition, on remarque que ce sont tous des gens passion-

nés - c'est même une des premières qualités qu'on leur attribue. Si cette passion est vraiment très puissante, je pense que tout peut arriver. Tandis que si on est un peu tiède, on va aller simplement mieux, on va explorer des territoires intéressants, on va dire des choses intéressantes à ses amis sur la voie qu'on suit. Mais si l'on regarde la vie des mystiques ou de n'importe quel Saint, comme Milarépa, Rûmi, Padmasambhava, Machik Labdrön ou autre, on remarque que tous sont incroyablement passionnés.

La plupart des gens pensent qu'au contraire, il s'agit de se dépassionner totalement. En fait, il faut se dépassionner de la passion névrotique - car celle-là pose problème - mais la passion du cœur, qui nous pousse vers une personne ou une voie, est vraiment l'essence de tout. Sans cela, il n'y aura qu'un petit confort supplémentaire, ce qui est déjà pas mal car beaucoup de gens ne demandent que ça. Ils vont se faire embrasser par Amma, et cela leur apporte de la joie et parfois une compréhension profonde. Le corps spatial transmet directement l'espace à ceux qui peuvent le recevoir.

*Jismy : En parlant de passion, vous avez notamment travaillé sur la question de l'Eros et de l'Amour. Dans notre fonctionnement ordinaire, on se laisse effectivement aller à des passions conditionnées, névrotiques, qui tranchent avec les témoignages de pureté et d'universalité de l'amour inconditionnel. Mais n'est-ce pas au fond le propre du tantrisme que d'utiliser également nos passions, ainsi que nos émotions et nos sensations pour les transformer en outil sur la voie de l'Éveil?*

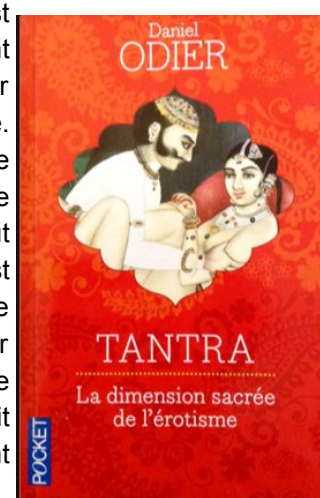
**Daniel Odier** : Oui, bien sûr ! C'est comme de l'or entouré de gangue. Un peu comme s'il fallait tenir une pépite d'or sous une cascade pendant des années, pour que glisse et s'en aille tout ce qui est autour de l'or, et qu'on prenne ainsi conscience de la pépite. C'est vrai que c'est là une caractéristi-

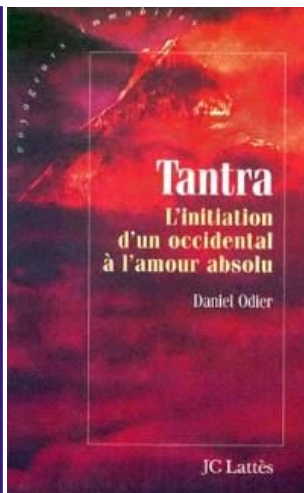
que du tantrisme, car finalement la passion est une force humaine fondamentale. C'est vraiment ce qui nous donne notre intensité. Alors, bien sûr tout cela est très conditionné dans l'ordinaire. Idéalement, pour que deux personnes vivent cette intensité sur le plan amoureux, il faudrait déjà que ces deux personnes se soient détachées de tout l'aspect névrotique de la passion, ce qui est vraiment très difficile. Et puis, cela change avec le temps : un jour, on est peu névrotique et le jour d'après on l'est énormément. Les aléas de la vie vont faire surgir des névroses qu'on pensait disparues, c'est comme une sorte de jeu constant finalement.

Mais je crois que pour connaître l'amour avec une personne, il faut d'abord connaître l'amour avec la totalité ; si l'on n'est pas amoureux du ciel, de la forêt, de la rivière, du brin d'herbe et du papillon qui passe, on aura des problèmes avec d'autres êtres humains. En fait, on commence par sentir l'unité avec le tout, et après seulement on peut essayer de faire avec un autre être humain. C'est tout de même plus difficile qu'avec un brin d'herbe, car l'avantage de la nature, c'est qu'elle ne parle pas directement. Le problème avec l'être humain, c'est qu'il parle beaucoup trop !

*Jismy* : Donc conseil de Daniel Odier : se taire pour réussir son couple ! (rire)

**Daniel Odier** : Exactement ! (rire) Dans les stages que j'organise, il y a souvent de jeunes couples qui se disputent. Quand cela arrive, je leur dis : "Passez la semaine en silence, y compris le soir quand vous êtes dans votre





*chambre!” Au bout d’une semaine, ils n’arrivent même plus à se disputer, car sans le langage cela devient très difficile. Toute cette névrose, finalement, ne consiste qu’en des heurts de concepts conflictuels. A partir du moment où les concepts cessent de se heurter, il y a forcément une communication avec l’essence…! Donc oui, c’est vrai qu’on parle trop.*

*Jismy : Cela veut donc dire aussi que le couple - et de façon plus générale n’importe quelle relation humaine - est encore une occasion supplémentaire d’avancer sur un chemin spirituel.*

*Daniel Odier : Bien sûr ! Je me souviens, lorsque j’étais chez Ramesh Balsekar, il y avait là un yogin d’une quarantaine d’années. Il semblait parfait, habillé tout en blanc avec une belle posture, mais un peu arrogant tout de même car il a interrogé Ramesh de cette façon : “Ramesh, tu es plus vieux que moi, et moi j’ai atteint l’illumination. Mais penses-tu qu’il y aurait tout de même une pratique que je devrais faire?”. Alors Ramesh, très gentiment comme toujours, lui a demandé : “Comment vis-tu?”. Le yogin lui a répondu : “Cela fait vingt ans que j’ai atteint l’Éveil, et que je vis seul dans un ermitage dans l’Himalaya, c’est merveilleux”. Alors, en guise de pratique, Ramesh lui a suggéré : “Vis donc avec une femme, et reviens me voir l’année prochaine!”.*

*Jismy : Lama Tsultrim Guelèk raconte souvent que le maître Tilopa a fait la même chose avec Naropa, son disciple qui avait développé un fort attachement pour la vie monastique. Il s’était tant attaché à ses vœux de*

*moines que Tilopa lui a dit de prendre une épouse. Mais Naropa a dû développer de l’attachement pour cette femme, car Tilopa la lui a piqué! (rire)*

*Daniel Odier : (rire) Oui ! Le couple est une des réussites les plus difficiles, en dehors de la voie spirituelle. Il faut une créativité incroyable pour vivre avec quelqu’un pendant quarante ans sans s’ennuyer une seconde, en découvrant l’autre à chaque petit déjeuner… je crois qu’il faut être assez génial pour réussir ça ! (rire).*

*Jismy : Mais ce qui est intéressant également derrière tout ça, c’est de remarquer que la voie spirituelle n’est pas restreinte à l’engagement monastique ou l’ermitage, mais que des maîtres tels que le maître Marpa Lotsawa, ou encore Dudjom Rinpoché, étaient des citoyens fermement ancrés dans le temporel et les relations humaines. Cela montre que c’est possible également d’accomplir la voie dans ces conditions, qui sont souvent celles de l’occident moderne. Cela ne nous est pas interdit.*

*Daniel Odier : J’ai pas mal séjourné dans les monastères, qui sont censés être des usines à illumination qui en réalité ne fonctionnent pas. C’est assez rare que des gens atteignent l’illumination dans les monastères, car tout y est trop parfait. Tout est réglé : on vous apporte votre nourriture, on vous donne votre logement, vous avez les temps de pratique tous les jours… Mais en fait, cela fonctionne beaucoup moins bien qu’on l’imagine. Je crois qu’une retraite de six mois en solitaire dans la forêt apporte davantage que la vie en monastère qui est peut-être trop idyllique. La méditation ne consiste qu’à être présent à la beauté des choses ; si l’on atteint ce calme et cette présence dans la société, cela est très fort. Dans la*

solitude également, bien sûr, mais une personne qui ressent cette harmonie dans la solitude ne sera pas nécessairement capable de maintenir cette présence une fois de retour dans la société. Cette harmonie peut être détruite en quelques heures, lorsqu'il s'agit de trouver un emploi, un logement, de se faire des amis... Je trouve qu'en cela, l'idée des tantriques cachemiriens est moins illusoire, qui consiste à cheminer sur la voie dans le cadre de la société. Quand cela se pose, c'est très fort.

*Jismy* : *L'Occident moderne traverse un temps de crise important. Bien qu'on insiste aujourd'hui sur l'aspect sanitaire de cette crise, elle est également économique, sociale, identitaire, etc. Quel regard portez-vous sur notre époque, alors que tout pourrait sous un certain angle nous rendre pessimiste? Que prévoyez-vous pour l'avenir?*

*Daniel Odier* : Je crois qu'on vit dans une merveilleuse période de chaos, qui s'accroît assez rapidement depuis quelques années - et même très rapidement. C'est assez intéressant de remarquer que des maîtres tels que Abhinavagupta ont une vision très positive du chaos. C'est comme s'il y avait dans le chaos tous les germes de la créativité. Et si l'on ne regarde pas la période chaotique comme une fin en soi mais comme un réservoir de germes de créativité, alors ça commence à devenir beaucoup plus intéressant et également moins révoltant. On ne se dit pas : "ça y est, c'est fini, on touche le fond !" Je ne crois pas qu'on ait déjà touché le fond, on peut encore descendre plus bas. Il y a alors deux solutions. On peut lutter contre le chaos par notre présence à la beauté - c'est sans doute ce qu'il y a de plus écologique, n'est-ce pas? Je doute un peu qu'on gagne le combat, mais il faut quand même le mener ! (rire) Mais on peut aussi se dire que participer au chaos est une façon de le porter à son comble le plus vite

possible pour qu'il y ait une renaissance, une nouvelle civilisation. Finalement ces deux possibilités sont intéressantes.

*Jismy* : *Il y a une question que je pose à tous les intervenants : en temps de crise, faut-il faire preuve de souplesse en allant dans le sens du changement, ou faut-il au contraire faire preuve de fermeté en faisant acte de résistance?*

*Daniel Odier* : Je pense que cela dépend beaucoup du caractère de chacun. Je crois aussi qu'il y a deux formes de résistance. L'une dans laquelle on va s'époumoner et déclencher des surplus de violence, l'autre plus taoïste où l'on coule avec la rivière, en essayant d'en exploiter au mieux le courant. Et puis, cela peut changer chez une même personne d'un moment à l'autre. Il y a des moments où l'on souhaite militer de façon très active, en allant manifester, en entrant dans une action radicale. Mais il y a d'autres périodes où l'on peut se demander comment faire la révolution en soi-même. La révolution sociale est quand même un grand rêve, et comme cela dépend très peu de nous c'est en général un rêve avorté. A moins que ça se fasse "tout seul", ce qui est aussi une possibilité. En revanche, la révolution intérieure dépend principalement de nous, et je pense qu'on peut la faire. Les deux visions sont possibles : manifester sa révolte de façon spectaculaire, ou se retirer dans la forêt et dire : "mes amis, continuez comme ça, allez-y, et moi je regarde".

*Jismy* : *Lorsque vous comparez le chaos ambiant à un réservoir de possibilités, je ne peux m'empêcher de penser à ce que les alchimistes appellent "l'œuvre au noire" : cette sorte de descente aux enfers salutaire, qui promet un renouveau à venir. L'alchimie a notamment pour intérêt d'établir*



*des échelles entre microcosme et macrocosme. De ce point de vue, ce qu'on traverse n'est-il pas qu'une projection macrocosmique de ce qui nous traverse tous sur l'échelle individuelle?*

**Daniel Odier** : Absolument! Et puis dans l'alchimie il y a le feu, c'est-à-dire la passion. Il y a le Soleil et la Lune, ainsi que la transformation en or. D'un point de vue spirituel, on ne fabrique pas de lingots d'or - quoique certains affirment que Flamel l'ait fait - mais ce qui compte est de transformer cette quête en un lingot d'or. De plus, les périodes chaotiques ont toujours donné lieu à de grandes éclosions mystiques. Si on regarde bien, il n'y a finalement jamais eu de période vraiment calme dans l'histoire, c'était plutôt rare. On peut même dire que nous en avons traversé une durant environ soixante-dix ans, et qu'elle est en train de disparaître. Mais c'était une longue période, en tout cas dans le centre de l'Europe. Il y a dans le chaos une grande possibilité créative à tout point de vue. Par ailleurs, quand quelqu'un invente un système pour nous enfermer, un groupe d'individus invente trois heures après un système pour en sortir, donc tout cela est très stimulant!

**Jismy** : *Connaissez-vous René Guénon? Il se basait notamment sur l'Advaita Védanta pour rapporter l'Occident moderne à une logique des cycles. Il voyait dans la modernité ce que les hindous appellent le Kali-Yuga, c'est-à-dire une fin des temps épuisant les possibilités d'un monde avant que ne renaisse un âge d'or. Partagez-vous ce point de vue? Y a-t-il dans le tantrisme cachemirien une considération des cycles?*

**Daniel Odier** : J'adorais René Guénon, que je lisais beaucoup quand j'avais une vingtaine d'années. Je le lisais, avec les surréalistes comme René Daumal et *Le Grand Jeu*. Je lisais beaucoup tout cela avant de ren-

contrer les textes tibétains, Aurobindo, Krishnamurti, Abhinavagupta.

Ce qui est certain, c'est que l'histoire n'est qu'une succession de cycles : les civilisations arrivent à un sommet, déclinent puis s'éteignent. Toutes les grandes civilisations se sont éteintes, et je ne vois pas en quoi la nôtre serait supérieure pour ne pas s'éteindre également. Ceci dit, le *Kali-Yuga* se termine en principe en l'an 2600, donc il nous reste encore plus de cinq cent ans pour atteindre les abysses de la stupidité ! (rire)

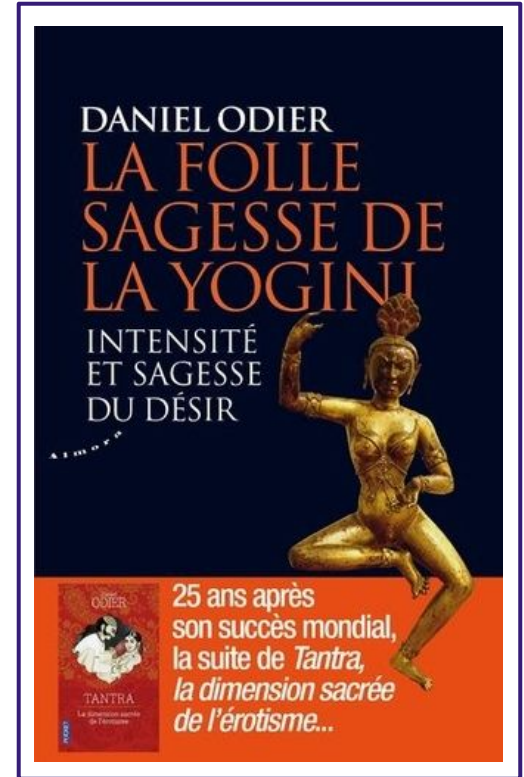
**Jismy** : *C'est rassurant ! (rire)*

**Daniel Odier** : (rire) C'est rassurant, oui ! On peut encore plonger plus profondément !



Vous souhaitez en savoir davantage sur Daniel Odier et ses travaux?  
Retrouvez son site internet en [cliquant ici](#) !

Retrouvez également son dernier ouvrage, *La folle sagesse de la yogini*, Almora, 2020



Connaissez-vous notre chaîne youtube  
"L'heure bouddhiste"?

Des enseignements y sont mis en ligne  
régulièrement!



*Youtube*

*"L'heure bouddhiste"*

*Pour y accéder, cliquez [ici!](#)*

A screenshot of the YouTube channel page for "l'Heure Bouddhiste". The channel has 602 subscribers and is marked as "ABONNÉ" (subscribed). The navigation menu includes ACCUEIL, VIDÉOS, PLAYLISTS, CHAÎNES, DISCUSSION, and À PROPOS. The video section shows "Vidéos en ligne" and "TOUT REGARDER". Five video thumbnails are displayed, each with a duration: "un centre du Dharma : pour quoi faire ?" (58:23), "Les 37 pratiques des Bodhisattvas (5)" (54:42), "Les 37 pratiques des Bodhisattvas (4)" (52:01), "Les 37 pratiques des Bodhisattvas (3)" (54:25), and "Les 37 pratiques des Bodhisattvas (2)" (50:13). The background image shows a Buddhist monk in a yellow robe sitting on a red cushion.





# Le Dharma en temps de crise

## entretien avec Françoise Bonardel



*Françoise Bonardel est une philosophe française, ayant exercé comme professeure à la Sorbonne. L'alchimie, le bouddhisme et l'hermétisme constituent des axes de recherche centraux dans son travail - nous lui devons notamment l'ouvrage très complet Philosophie de l'alchimie, Grand Œuvre et modernité, Paris, PUF, coll. « Questions », 1993.*

*Animée d'un grand intérêt pour les traditions initiatiques passées ou présentes, Françoise Bonardel s'arme de l'acuité du philosophe pour tenter d'en restituer au mieux l'essence, et tout au moins l'esprit.*

*Françoise Bonardel a accepté avec beaucoup de gentillesse de répondre présente à **LOTUS**. Cet entretien, finalisé à la mi-novembre 2021, propose une réflexion précise et soutenue sur la modernité occidentale, et la place potentiellement salvatrice que peut y tenir le Dharma. Si l'occident moderne se caractérise par des crises successives et d'envergure, c'est peut-être bien là que le cheminement spirituel, mis à l'épreuve, peut dévoiler tout son intérêt.*



**Tisny** : *Sous votre plume, trois ouvrages sur le bouddhisme ont été édités* : Bouddhisme et philosophie (2008); Bouddhisme tantrique et alchimie (2012) et enfin Vacuités. Sortir du nihilisme grâce au bouddhisme ? (2020). Vous êtes également membre de l'Institut d'Études Bouddhiques (IEB), où vous travaillez notamment sur les ponts qu'il est possible d'établir entre la pensée bouddhique et la philosophie occidentale. Vous semblez donc admettre qu'il est possible de faire dialoguer ces traditions. Quels sont les principaux atomes crochus entre elles qui permettent selon vous ce dialogue? Y a-t-il néanmoins, entre les perspectives orientales et les nôtres, un seuil infranchissable?

**Françoise Bonardel** : Le temps d'un tel dialogue me semble en effet venu, non seulement entre la pensée bouddhique et la philosophie occidentale, mais entre les cultures asiatiques marquées par le bouddhisme et celles d'Occident longtemps façonnées par le christianisme. Je n'irai pas jusqu'à dire que les monothéismes ont fait leur temps, mais il semble qu'ils ne répondent plus, temporairement ou définitivement, aux besoins spirituels actuels. Carl Gustav Jung avait raison de dire que l'on ne veut plus seulement croire, mais vivre à titre personnel une expérience transformatrice. Par l'importance reconnue au libre examen et aux pratiques méditatives, l'enseignement du Bouddha répond pour l'essentiel à cette attente. Encore faut-il que l'on n'ignore pas ce qui sépare l'athéisme tel qu'il est de nos jours vécu en Occident, et l'a-théisme bouddhique : une absence de Dieu créateur qui oblige chaque être humain à chercher en lui l'origine de l'ignorance et donc de la souffrance.

La difficulté à faire dialoguer bouddhisme et philosophie tient d'abord à ce que cette dernière a une histoire dont les étapes successives ne constituent pas une « tradition » comparable à la transmission de maître à disciples

**Vacuités - Françoise Bonardel**

Longtemps considéré comme un nihilisme et accusé de pratiquer un « culte du néant » par les penseurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle, le bouddhisme aujourd'hui mieux connu ne cesse pour autant d'être déconstruit par les monothéismes, portés à voir dans l'athéisme bouddhique une forme perspicace d'adhésion et refusant d'accorder crédit à une « religion » sans Dieu créateur. Nietzsche fut par ailleurs le premier philosophe occidental à s'interroger d'une possible collusion entre « l'athéisme de la volonté » que le bouddhisme était supposé pratiquer, et le nihilisme dont l'Europe débattait commentait à s'élever sur l'Europe.

Le propos de ce livre est de restaurer la position nietzschéenne à la faveur des acquis contemporains relatifs à la philosophie bouddhique, et de montrer que l'autoépoussement du nihilisme envisagé par Nietzsche, puis par Heidegger et Lingke, suppose un « surmontement » (Überwindung) paradoxal du nihilisme auquel la vision bouddhique de la vacuité (śūnyatā) pourrait apporter un éclairage inédit, comme l'a envisagé le philosophe japonais Nishitani Keiji dans son ouvrage majeur Qui'est-ce que la religion? Au lieu d'être un obstacle en raison du nihilisme qu'on lui prête, l'enseignement du Bouddha pourrait de surcroît contribuer à ce que ce nouveau combat de Célans dont dépend l'avenir du monde occidental se prenne une tournure pacifique.

Philosophe et essayiste, Françoise Bonardel a été Professeure de philosophie des religions à l'Université de Paris-1-Sorbonne. Elle dispense également des enseignements à l'Institut d'Études Bouddhiques (IEB). Auteure de nombreux ouvrages, elle a notamment publié Bouddhisme et philosophie. En quête d'une approche commune (L'Harmattan, 2008) et Bouddhisme tantrique et alchimie (Dervy, 2012). D'autres essais témoignent de son intérêt pour les traditions occidentales anciennes (hellénisme, grecs, alchimie) : Philosophie de l'athéisme (PUF, 1993), Philosophie par le feu. Anthropologie de textes alchimiques (Olibris, 2009), J'ongle et je pense (PUF-Crédac-Benois, 2017).

Collection « Transhumanisme » dirigée par Bruno Pinchard

Illustration couverture : Shi tao

ISBN 978-2-84174-967-6

ÉDITIONS  
KIMÉ

Prix TTC France 23 €



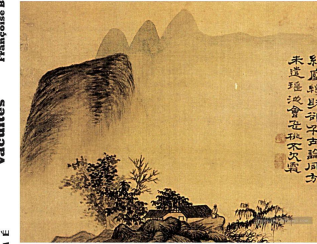
Françoise Bonardel

Vacuités

ÉDITIONS  
KIMÉ

**Françoise Bonardel**

**Vacuités**  
**Sortir du nihilisme**  
**grâce au bouddhisme ?**



ÉDITIONS  
KIMÉ

pratiquée dans les différents véhicules et écoles bouddhiques. Ajoutez à cela que la plupart des questions d'ordre métaphysique qui ont retenu l'attention des philosophes occidentaux auraient été très probablement jugées inutiles par le Bouddha, raisonnant en thérapeute plus qu'en philosophe. Le comparatisme auquel je me livre depuis une vingtaine d'années tient compte de ces différences et porte sur des notions précises et sur le sens et la portée des mots dans l'un et l'autre contexte. Disons que la « rencontre » du bouddhisme et de l'Occident ne fait que commencer, et rien ne dit si la pensée bouddhique va imprégner durablement notre culture au point de modifier certains de nos comportements, ou si elle ne sera cultivée que dans des cercles de pratiquants motivés. N'oublions pas enfin que dans le bouddhisme la spéculation cède constamment le pas à la pratique qui n'a elle-même d'autre finalité que l'Éveil.

*Jismy* : Selon René Guénon, une spécificité du bouddhisme par rapport aux autres voies orientales a été sa capacité d'adaptation à différentes cultures et différentes époques. Se renouvelant sans cesse sans trahir ses fondements, le Dharma a en effet voyagé dans l'espace et le temps. Depuis plusieurs décennies, ce sont les Occidentaux qui semblent être devenus les nouveaux destinataires de ce voyage. Pensez-vous qu'un bouddhisme tout à fait adapté à l'Occident moderne puisse vraiment voir le jour, et assurer pour les Occidentaux ses fonctions initiatiques ?

**Françoise Bonardel** : Guénon a sur ces différents points raison, même si le bouddhisme n'a jamais été à ses yeux qu'une déviance par rapport aux « doctrines hindoues » dans lesquelles il voyait le conservatoire de la Tradition primordiale. C'est la raison pour laquelle il pensait que le bouddhisme était appelé à rencontrer avec un certain succès cette autre déviance qu'était à ses yeux le « monde moderne » occidental. Une rencontre ratée, vous en conviendrez, si elle ne s'effectue que sur cette base-là. Quant à la question de l'initiation traditionnelle, je ne pense pas qu'on puisse considérer l'Éveil comme une initiation, sinon au sens très large du terme, pour la simple raison qu'aucun rituel n'en accompagne la réalisation. Il n'en demeure pas moins que des initiations (sk. *abhisheka*) sont données par les maîtres, dans le cadre du Vajrayāna tantrique en particulier.

Quant aux capacités d'adaptation du bouddhisme, on peut se demander ce qui en est la cause principale : le caractère non dogmatique de son enseignement, l'attitude compassionnelle de ses fidèles, ou un art très subtil de se faire oublier tout en s'installant durablement ? L'implantation du bouddhisme en Asie a présenté moins de difficultés que son acculturation encore problématique en Occident. La différence était en

effet moindre entre les religions locales avec lesquelles il a dû cohabiter (shinto, taoïsme, bön) et l'enseignement du Bouddha, qu'entre ce dernier et les trois grands monothéismes au regard desquels on continue à se demander si cette « religion » sans Dieu n'est pas plutôt une philosophie, un art de vivre ou une thérapeutique. Mieux connu à mesure que les échanges entre Orient et Occident se multipliaient, le bouddhisme a vu sa cote de popularité monter avec l'arrivée en Europe et en Amérique, dans les années 1970, des maîtres tibétains en exil. Ce fut là une opportunité maintes fois soulignée par Chögyam Trungpa (1939-1987), tout aussi conscient des obstacles psychologiques et culturels qui risquaient de transformer l'enseignement du Dharma aux Occidentaux en aménagement subtil du *samsāra*.

*Jismy* : Vous semblez voir dans le bouddhisme la possibilité, sinon d'un redressement de l'Occident, au moins d'un "auto-surmontement du nihilisme par lui-même". C'est notamment ce qui transparaît à la lecture de votre livre au titre évocateur : *Vacuités*. Sortir du nihilisme grâce au bouddhisme ? (Éditions Kimé) Comment selon vous la parole plurimillénaire du Bouddha, enrichie par des lignées de maîtres, peut-elle permettre cette sortie ?

**Françoise Bonardel** : C'est l'hypothèse que je formule, et qui repose sur la confrontation du nihilisme occidental et de la vacuité bouddhique (sk. *sūnyatā*). C'est Nietzsche qui a pour la première fois affirmé, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'arrivée du bouddhisme en Europe risquait d'aggraver la « crise du nihilisme européen » caractérisée par une déflation de toutes les valeurs et un sentiment de décadence. Cette crainte reposait sur l'idée alors très en vogue que le bouddhisme était lui-même un nihilisme ; ce qui est faux bien sûr au regard de ce que nous savons aujourd'hui de la vacuité, qui n'est pas le néant. Il fallait donc à mon sens reprendre la réflexion là où Nietzsche l'avait

laissée, et montrer que l'entrée dans la non-dualité, autant dire la réalisation de la vacuité, pourrait être un remède au nihilisme occidental qui se nourrit en vain des négations qu'il fabrique et entretient ainsi la dualité, dans l'ordre des sentiments comme de la pensée. Les Japonais ayant vécu avant les Occidentaux l'entrechoc des cultures, bouddhique et moderne, je me suis souvent inspirée pour écrire cet essai des travaux encore assez mal connus de l'École de Kyoto.

*Jismy* : *Le Dharma a pour cap essentiel l'abolition définitive de dukkha, la souffrance. En observant la modernité occidentale, on remarque que l'abolition de la souffrance semble en apparence également recherchée - notamment dans les perspectives transhumanistes -, mais par le biais d'outils qui n'ont plus rien de transcendant : l'Éveil spirituel n'est plus la finalité, mais on affirme que l'humain biologique est quelque chose qui doit être dépassé. Faut-il y voir alors, comme l'aurait fait Guénon, une perversion au sens d'un renversement des symboles ?*

*Françoise Bonardel* : Je parlais il y a un instant du sens des mots dans l'un et l'autre contexte. En voilà bien le meilleur exemple ! Comment traduire exactement en français le terme pali *dukkha* (sk. *dukkha*) ? « Souffrance » n'est évidemment pas erroné, mais tire *dukkha* vers la douleur qui est en général passagère et n'est pas attachée à la nature même de l'existence conditionnée. Mieux vaudrait peut-être parler d'un mal-être entraînant un inconfort, une gêne plus ou moins permanente et douloureuse invitant à prendre conscience qu'il ne s'agit pas d'un accident mais d'une sorte de ver rongeur logé au cœur même de l'être. Il va donc de soi que l'éradication de *dukkha* telle que l'envisagea le Bouddha dès son premier sermon à Sarnath (« Les quatre nobles vérités ») n'a rien à voir avec l'administration d'analgésiques, et moins encore avec l'ambition d'augmenter l'homme



comme l'envisage aujourd'hui le transhumanisme. La pratique de la méditation à des fins essentiellement pragmatiques – concentration mentale, amélioration des réflexes et des performances - est déjà à cet égard une perversion de l'enseignement du Bouddha, et Guénon aurait sans doute parlé à ce propos de contre-initiation. Mais le Bouddha ne dit à aucun moment que l'expérience de la souffrance puisse être « initiatique » !

*Jismy* : *Le risque n'est-il pas grand, dans la pratique du bouddhisme, de confondre « extinction de la souffrance » avec « quête de plaisir et bien-être », comme semble le laisser entendre votre ouvrage, Prendre soin de soi - enjeux et critiques d'une nouvelle religion du bien-être (2016) ?*



*Quelle attitude dès lors cultiver pour éviter de tomber dans ce piège, et cheminer de manière authentique sur la voie tracée par le Bouddha ?*

**Françoise Bonardel :** La rapidité avec laquelle la pratique de la méditation a été « recyclée » en recherche du bien-être est un phénomène de société qui en dit long sur l'immaturité spirituelle des Occidentaux, et sur leur capacité à changer l'or en plomb, comme le constatait déjà dans les années 1930 le poète René Daumal.

Ce qui ne veut pas dire, bien évidemment, qu'il ne faille pas « prendre soin de soi ». Mais tout dépend de quelle manière, dans quel but, et de quel « soi » qui ne soit pas le moi. Tout est là, et il semble que nous n'ayons pas encore trouvé la voie moyenne entre confort personnel et ascétisme préconisée par le Bouddha. Je ne suis d'ailleurs pas certaine que les Occidentaux attirés par le bouddhisme soient réellement motivés par la recherche de l'Éveil, et que la plupart d'entre eux ne se contentent pas d'un néo-bouddhisme moins exigeant et plus directement thérapeutique : régulation du stress, meilleur contrôle des émotions, détente et bien-être. Peut-être faut-il admettre que ce n'est déjà pas si mal si cela contribue à pacifier les esprits et adoucir les cœurs..

**Jismy :** *Comme d'autres, vous dites du bouddhisme qu'il est une « voie de déconditionnement ». À quels conditionnements majeurs aurions-nous, selon vous, à prendre particulièrement garde aujourd'hui pour cheminer sur*

la Voie du Bouddha ?

**Françoise Bonardel :** Une voie de déconditionnement *radical*, faut-il ajouter, puisque l'existence humaine est considérée par le Bouddha comme le premier des conditionnements ; celui dont il est le plus difficile de se libérer tant être en vie semble en général préférable à la mort. Or, c'est à une inexistence proche de la mort qu'a souvent été comparé le *nirvāna* (extinction), et à moindre degré l'Éveil. La plupart des Occidentaux considèrent en effet que l'existence procure suffisamment de joies pour les dédommager des souffrances qu'elle leur impose, et n'éprouvent donc nullement le besoin de quitter définitivement le *samsāra*. La preuve en est que la perspective de devoir renaître tant que son karma n'est pas totalement épuré suscite en eux espérance plus que lassitude et crainte. Peut-être ne faut-il donc se satisfaire de victoires plus modestes, dans un premier temps tout au moins, sur des conditionnements moins radicaux : apprendre à résister à la pression médiatique, préserver son intégrité psychique tout en cultivant la bienveillance, ne pas confondre solidarité humaine et interdépendance des nuisances fabriquées par la vie moderne, etc. Force est de constater que dans nos sociétés la voie de la non-dualité passe d'abord, au plan relatif, par un discernement plus affiné, moins égocentrique et de ce fait plus serein.

**Jismy :** *De nombreuses traditions initiatiques ont inclus dans leur doctrine une perspective du déclin et de la régénération, à toute échelle. De l'eschatologie chrétienne au Kali-Yuga hindou, quelque chose de la pensée humaine semble ne pas échapper aux perspectives de la mort et du renouveau. Y a-t-il en ce sens, selon vous, une « eschatologie bouddhiste » ? Quels en seraient les contours, et qu'aurait-elle à nous apprendre dans les crises que nous traversons - et qui semblent, à bien y regarder, n'être que*



*différents aspects d'une seule et même crise fondamentale ?*

**Françoise Bonardel** : Ce sont là des questions auxquelles j'ai apporté quelques éléments de réponse dans *Bouddhisme tantrique et alchimie* (2012), et qui sont me semble-t-il plus prégnantes dans le Vajrayāna que dans les autres véhicules bouddhiques. Mais peut-on pour autant parler d'une « eschatologie bouddhiste » en tant que connaissance des fins dernières, comme on le fait dans le cadre des religions monothéistes ? Quand aucun Dieu n'ordonne et oriente le devenir humain et mondain, quel Jugement attendre qui rétablisse à la fin des temps l'équilibre compromis par les agissements humains ? Selon le *Livre des morts tibétain (Bardo-Thödol)*, c'est la loi du karma qui oriente ou non la personne défunte vers une nouvelle naissance, et non un Jugement divin. Quelle économie de moyens au regard des grandes machineries occidentales, infernales ou paradisiaques !

Vous évoquez le couple mort/renaissance qui est le pivot de la plupart des initiations, mais je n'en vois pas de réel équivalent dans le bouddhisme au sein duquel la « mort » de l'ego se fait plus discrète, et la « renaissance » (Éveil) elle aussi moins spectaculaire. Une autre sensibilité est ici à l'œuvre, beaucoup moins portée à dramatiser les choses qu'en Occident chrétien, et c'est sans doute ce qui tout à la fois attire et repousse les Occidentaux habitués à ce que la « fin des temps » soit accompagnée d'un grand événement purificateur. Tout au plus certains textes tibétains affirment-ils que le tantra du Kālachakra (roue du temps) a été révélé à la demande du roi Suchandra qui régnait alors sur le royaume mythique de Shambala afin que la défaite des barbares (*mleccha*) mette fin (en 2024) au Kali-yuga auquel succédera une ère de paix et de félicité.

C'est aussi ce qui sépare deux visions du temps, linéaire ou cyclique ; le premier conduisant à une « apocalypse » (révélation), tandis que le second est appelé à se boucler sur lui-même, entraînant la résorption de l'univers qui réapparaîtra avec un nouveau cycle cosmique. Alors que le Christ est unique, le Bouddha Sākyamuni ne l'est pas et d'autres Éveillés se manifesteront après lui, témoignant à leur tour de l'intemporalité de la bouddhité. Aussi la notion même de « crise » est-elle porteuse d'une dramaturgie ignorée du bouddhisme qui pourrait nous apprendre à y voir une crispation de l'ego que la pratique de la méditation est susceptible de dissoudre.



Françoise Bonardel en Inde

*Jismy* : Le 15 Novembre 2020, vous interveniez dans l'émission « *Sagesses Bouddhistes* » sur France 2, et affirmiez : « *dans une crise, il y a aussi la possibilité d'exercer un nouveau discernement, de voir les choses différemment. Je pense que la crise que nous traversons va nous y obliger* ». Un an après, contestations et prises de positions s'opposent et se font de plus en plus bruyantes au point qu'on peine bien à s'entendre. Même les conversations les plus banales semblent soumises à l'agressivité latente, à la suspicion, au défi. Continuez-vous de penser que cette période permettra un nouveau discernement, ou ne faut-il pas craindre au contraire un aveuglement généralisé ? Peut-on encore espérer faire « bon usage » de la crise ?

*“ ... rien ne nous dispense, en tant qu'individus, nourris de surcroît par l'enseignement du Bouddha, de faire le meilleure usage possible de cette crise...”*

*Françoise Bonardel* : Parlant de « crise » je faisais d'abord référence à celle du « nihilisme européen » diagnostiquée par Nietzsche, et dont les effets se font sentir aujourd'hui à travers la perte des repères et la confusion qui règne dans les esprits. Mais il y a bien sûr d'autres crises, plus ou moins directement reliées à ce mouvement de fond qu'est le nihilisme, dévalorisant tout ce qui avait jusqu'alors du prix. Vos doutes quant au « bon usage » des crises sont tout à fait justifiés au regard de la situation française, européenne et mondiale qui ne fait que s'aggraver et donne me semble-t-il à contempler la face sombre de l'interdépendance qui concerne, il faut le rappeler, le monde conditionné tel qu'il est par exemple représenté dans la « roue de l'existence » (sk. *bhavacakra*) tibétaine. Le bouddhisme ne fait

donc nullement l'apologie de l'interdépendance mais invite à la prendre en compte, au plan relatif où elle agit, afin d'alléger les souffrances qu'elle engendre du fait de l'ignorance.

Mais quand bien même irions-nous collectivement à la catastrophe – climatique, démographique et économique - rien ne nous dispense en tant qu'individus, nourris de surcroît par l'enseignement du Bouddha, de faire le meilleur usage possible de cette crise qui n'en finit pas et remet en cause les ambitions prométhéennes de la modernité : toujours plus, toujours plus loin, plus vite... Je ne vois donc pour l'heure d'autre issue à cette crise que de renouer volontairement avec la sobriété, tant matérielle que spirituelle. Cela me semble un préalable à partir duquel d'autres solutions pourront être envisagées qui nous permettraient de sortir du borborygme où nous sommes collectivement en train de nous enliser.

*Jismy* : En temps de crise, convient-il selon-vous de faire preuve de souplesse en allant dans le sens du changement, ou de faire preuve de fermeté en faisant acte de résistance ?

*Françoise Bonardel* : Les deux me semble-t-il, ce qui constitue je vous l'accorde une posture quelque peu acrobatique, du moins pour qui n'est pas familiarisé avec le tao ou la vacuité bouddhique. Que nous enseignent-ils l'un et l'autre ? Que faire preuve de souplesse ne signifie pas forcément aller « dans le sens du changement », ni l'accompagner contraint et forcé alors qu'on le désapprouve. Il en est de même pour la « résistance » qui, si elle est trop volontariste et ostentatoire, conduit à la fracture. Les alchimistes occidentaux insistaient sur la nécessité d'associer dans un même mouvement le *solve* (dissous) et le *coagula* (coagule), et c'est là je crois une « voie moyenne » assez comparable à celle empruntée par le Bouddha. Le

plus important est de ne pas rester accroché à la motivation qui nous fait ou bien résister, ou bien nous abandonner aux événements ; c'est elle qui doit changer afin de frayer une voie nouvelle entre les extrêmes comme l'enseignent le Yi-King et le Tao-te-King, mais aussi bien sûr le Dharma bouddhique. On découvre alors qu'on est d'autant plus fort qu'on résiste en souplesse, sans abdication ni opportunisme.

*Jismy* : À ceux qui déplorent de voir aujourd'hui des masques couvrir tant de visages, vous rappelez que, d'un certain point de vue, le visage lui-même est déjà un forme de masque : « le fait que notre vue soit ainsi entravée devrait nous rappeler, d'un point de vue bouddhiste, la différence entre la réalité relative et la réalité ultime [...] Au regard du bouddhisme, nous avançons plus ou moins masqués, par nos occupations surabondantes, notre agitation intérieure, notre fragilité émotionnelle, et nos attachements pour la plupart névrotiques. La crise du nihilisme frappant notre culture ne fait que renforcer cette instabilité qui a été travestie en idéal de vie par la modernité et sans doute plus encore par la postmodernité. » (Conférence "En quoi le bouddhisme est-il un remède au nihilisme?", octobre 2020). *Finally, les différents aspects de la crise que nous traversons ne sont-ils pas, dans un langage bouddhiste, une solidification à grande échelle des tendances\* collectives de l'esprit? Cela ne laisserait-il pas alors entendre que travailler sur son esprit est effectivement la première chose à faire pour envisager un renouveau?*

\* (cf. le voile des tendances dans les quatre voiles de l'esprit)

*Françoise Bonardel* : Bien sûr ! Tout commence et finit par là. Une situation de crise comme celle que nous traversons met à nu ces tendances et nous force à en prendre conscience, sans aversion ni fascination. Juste comme

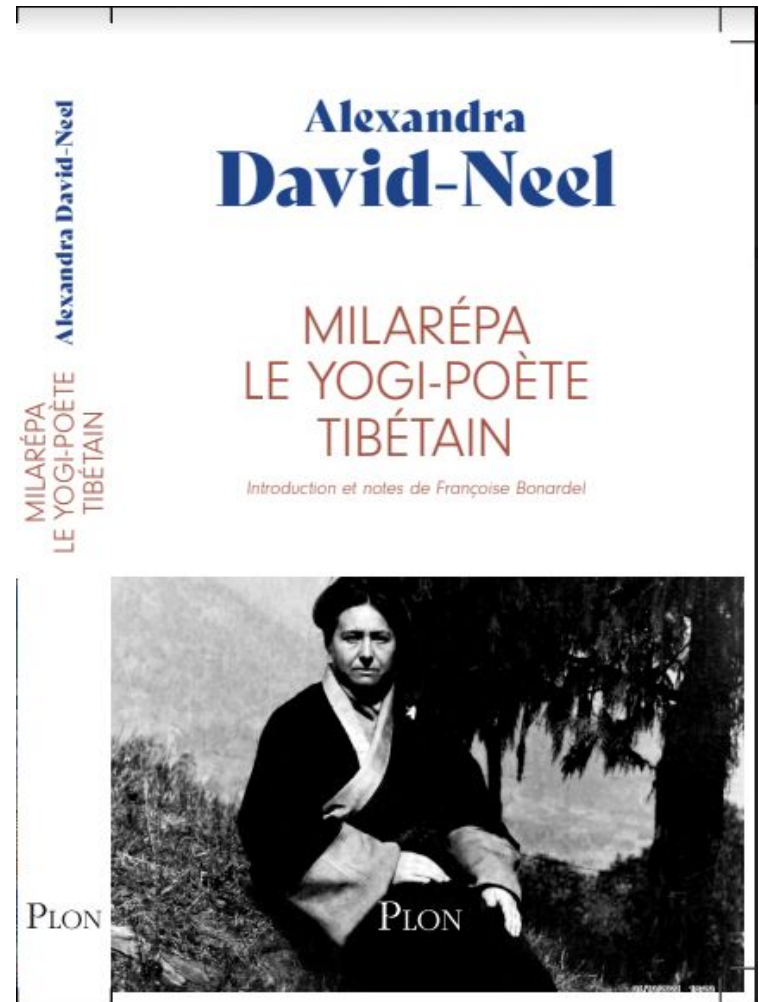
une réalité incontournable qui se détachera de nous du seul fait que nous n'aurons pas cherché à la contourner ou à la fuir. En assimilant la nature de Bouddha à celle de l'esprit libéré de ses conditionnements, le bouddhisme désigne la tâche qu'il revient à chaque être humain d'accomplir au lieu de projeter sur le monde ses désirs et ses peurs. C'est là une vision très pragmatique de la vie spirituelle envisagée comme un « entraînement » de tous les instants, qui devrait interpeller nos contemporains épris d'efficacité : ça marche !

*Jismy* : Enfin, vous avez en Novembre dernier publié un texte inédit d'Alexandra David-Neel consacré à la vie de Milarépa. Il s'agit d'un texte écrit en 1912, alors qu'elle était au Sikkim où elle rencontra Lama Kazi Dawasamdub qui lui fit lire la version anglaise de sa traduction à partir de laquelle elle écrivit son propre récit. Milarépa semble en effet inspirer, aujourd'hui encore, nombre de pratiquants, de lettrés et d'artistes. Ainsi, pour terminer cet échange, quels enseignements un Occidental moderne aurait-il à tirer, aujourd'hui, de la vie d'un ermite tel que Milarépa?

*Françoise Bonardel* : La réalisation de ce livre dont j'ai rédigé l'Introduction et les notes fut une sorte de défi au regard des trois confinements qui nous ont été imposés, et j'ai eu conscience en l'écrivant d'être en train de « transmuter » l'enfermement subi en méditation sur la vie d'ermite. J'ai donc eu beaucoup de chance qu'un tel travail se soit présenté à moi à ce moment si particulier, et m'ait donné l'occasion de relire la *Vie* et les *Cent mille Chants* de Milarépa, tant pour la beauté de sa poésie que pour le personnage lui-même qui n'a pas son égal en Occident. J'ai aussi découvert qu'Alexandra David-Neel l'avait pris pour modèle de la vie érémitique qu'elle a elle-même tenté de mener au cours de ses pérégrinations himalayennes, puis dans la « forteresse de la méditation » (*Samten Dzong*) où elle s'était

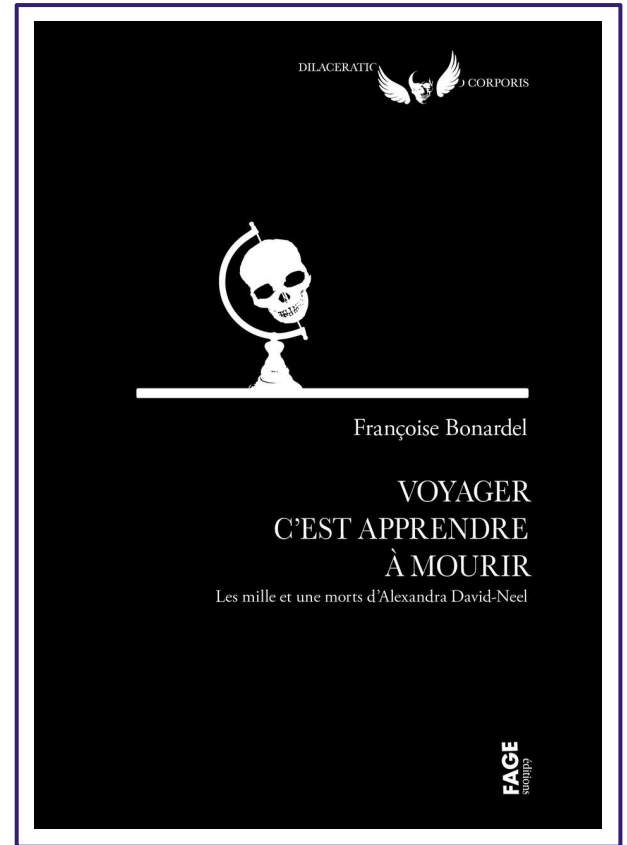
retirée à Digne-les-Bains.

La vie d'ermite aujourd'hui ? Rappelons d'abord qu'au regard du bouddhisme ancien le détachement du monde est intérieur et n'appelle pas nécessairement qu'on se coupe des autres êtres vivants. Le Bouddha ne cessa de voyager et d'enseigner jusqu'à sa mort à quatre-vingts ans, et si sa vie fut sobre elle ne fut pas celle d'un ermite qui, par son isolement et son dénuement extrêmes, est une source d'inspiration mais ne cherche pas à faire école. Or, si les conditions de vie dans les grandes métropoles poussent actuellement les citadins vers les campagnes, et si les excès de la société de consommation tendent à réhabiliter la « sobriété heureuse » chère à Pierre Rabhi, la vie d'ermite reste une aventure solitaire, tendue vers un idéal spirituel qui suppose bien des renoncements que peu d'êtres sont prêts à accepter. Aussi l'ermite reste-t-il une figure énigmatique et quasi sacrée, témoignant d'une potentialité humaine dont la rareté fait tout le prix.



Vous souhaitez en savoir davantage sur  
Françoise Bonardel et ses travaux?  
Retrouvez son site internet en [cliquant ici !](#)

Retrouvez également son ouvrage sur Alexandra  
David-Neel, *Voyager c'est apprendre à mourir*, FAGE, 2020



Le saviez-vous? Bodhicharya France a sa propre boutique, disponible depuis notre site internet!

En achetant via notre boutique, c'est toute notre communauté que vous aidez!



*Pour y accéder, cliquez ici!*

Le retrait à Bodhicharya France est possible du mercredi au vendredi de 14h30 à 17h30, et le samedi de 8h à 11h30 sur rendez-vous.

## La boutique de Bodhicharya France

NOUVEAU LIVRE de RINGOU TULKOU RINPOCHE "Être pur, la pratique de Vajrasattava"

A compter du 07 février, la boutique sera fermée jusqu'au 2 mars inclus (Période de retraite et vacances)



- Livres
- Objets rituel / Bols
- Encens / Supports
- Drapeaux / Déco
- Mugs / Tee-shirts
- Statues
- Autres

				
Encens tibétain DORJE	Encens tibétain TARA HEALING	Encens tibétain TARA VERTE	Encens tibétain SANDALWOOD	Encens tibétain TARA BLANCHE





# L'extraordinaire dans nos vies

## entretien avec Stéphane Allix



*Stéphane Allix est journaliste. Ancien reporter de guerre, il côtoie très jeune la brutalité d'un environnement belliqueux en Afghanistan où il entre clandestinement. S'intéressant de près au Tibet, il rencontre à plusieurs reprises le Dalaï-Lama dans sa jeunesse. En 2001, le décès de son frère constitue pour lui un tournant radical dans sa carrière : la mort, l'après-vie, et l'extraordinaire deviennent ses champs de recherches, qu'il tente d'explorer avec cette même rigueur de journaliste. Pour M6, il crée les émissions "Enquêtes extraordinaires", puis fonde en 2007 l'Institut de Recherche sur les Expériences ExtraordinaireS (INREES). L'Institut créé en 2011 le magazine "Inexploré". Dans le cadre de ses enquêtes, Stéphane Allix interroge nombre de spécialistes différents : physiciens, psychiatres, alchimistes, voyants, chamans et médecins ; aucun domaine n'est laissé de côté pour comprendre les phénomènes extraordinaires qui nous entourent. Le Test, Le jour où j'étais quelqu'un d'autre et son dernier ouvrage Nos âmes oubliées, sont quelques exemples des travaux d'envergures que Stéphane Allix a souhaité partager avec ses lecteurs.*

*Stéphane Allix a immédiatement accepté d'intervenir dans ce hors-série de **LOTUS**. C'est le 27 Septembre 2021 que Jismy a recueilli les propos qui vont suivre. Stéphane Allix a accepté de s'y livrer avec beaucoup de générosité, de bienveillance, et de précision. De son parcours comme reporter de guerre à sa rencontre étonnante avec le jeune XVIIe Karmapa, en passant par les épreuves qui ont été les siennes, il nous partage ici un peu de son vécu et des leçons qu'il en garde.*



copyright Natacha Calestrémé

*Jismy : Vous êtes l'une des figures majeures, en France, de la recherche journalistique et scientifique sur tout ce qui touche de près ou de loin à l'extraordinaire et à la spiritualité. Ce qui vous caractérise est votre souhait de couvrir ces phénomènes d'un regard rigoureux et exigeant, pour ne pas les laisser au rang des vagues superstitions ni des croyances. Et pourtant, rien ne semblait vous prédestiner à vous engager sur ce terrain-là. Vous n'avez pas d'éducation religieuse, et ne touchez que très peu à la philosophie puisque vous arrêtez le lycée après un mois de terminale. Y avait-il tout de même en vous, à cette époque, une aspiration spirituelle ?*

**Stéphane Allix :** Si j'essaye de faire l'examen de ces années, je peux remarquer que j'ai eu à l'adolescence des attirances assez marquées pour le fantastique et l'ésotérique, sans pour autant en avoir une connaissance exhaustive. C'était vraiment de l'ordre d'une curiosité, qui me faisait lire notamment des auteurs tels que Lovecraft, Edgar Allan Poe, ou Lautréamont. Cela a eu au moins pour effet d'ouvrir en moi un questionnement portant sur la possible existence d'un monde invisible. Ces mondes que ces auteurs décrivaient pouvaient-ils avoir une forme de réalité, ou n'étaient-ils que purement imaginaires ? Mon questionnement n'était peut-être pas si formel à ce moment-là, mais il était présent en germe. C'est par ailleurs cette curiosité pour le fantastique qui m'a amené ensuite à lire certains ouvrages qui avaient inspiré ces auteurs - je pense par exemple à Helena Blavatsky. Je lisais cela comme quelque chose d'exotique et de mystérieux, sans en comprendre le moins du monde les ressorts spirituels.

A dix-neuf ans, je suis devenu journaliste et m'en suis allé en Afghanistan pour devenir reporter de guerre. Dès lors, la confrontation avec la réalité la plus brutale du monde a mis une sorte de frein à toute envie d'explorer le monde spirituel. D'un coup, les questionnements spirituels et philosophiques

me semblaient être devenus une sorte de luxe pour bourgeois occidental, qui n'avait pas grand-chose à voir avec le réel.

Dans les années qui ont suivi, jusqu'à mes vingt-et-un ans, je me suis pleinement consacré à ce travail de journalisme, sans plus laisser de place à ces thématiques fantastiques et spirituelles. Au point que même en rencontrant le Dalaï-Lama dans le cadre de mon travail, je ne lui ai parlé que de politique. C'était en novembre 1989, je venais alors d'avoir vingt ans. Je m'intéressais très jeune à la cause tibétaine, pour laquelle j'ai voyagé en Inde, au Népal ainsi qu'au Tibet. Dans ce cadre, j'ai donc eu la chance de rencontrer le Dalaï-Lama, sans être aucunement impressionné par le fait de rencontrer là un leader bouddhiste - je ne comprenais alors pas grand-chose au bouddhisme. J'étais en revanche impressionné de rencontrer une personne dont on voit le visage à la télévision, d'autant qu'il venait de recevoir le Prix Nobel de la paix. Mais voilà, de par mes centres d'intérêts de l'époque, je l'ai surtout interrogé sur des questions politiques : quelles étaient les raisons de sa non-violence ? Était-elle une solution pérenne face à l'invasion chinoise ? Je dois dire que je ne comprenais vraiment pas cet entêtement pour la non-violence, alors que je revenais d'Afghanistan et que l'invasion soviétique se soldait à coup de luttes et de batailles : les afghans après-tout, à force de lutter, avaient bien finis par mettre dehors l'armée rouge !

Ainsi, j'ai eu la chance de rencontrer le Dalaï-Lama à plusieurs reprises dans les années qui ont suivi, car je continuais à travailler sur cette question tibétaine. Je me souviens notamment d'une de mes dernières interviews avec lui, où j'ai été un peu provocant. Je lui ai dit : "votre pays est envahi, ce n'est donc pas en restant assis sur un coussin de méditation qu'on va trouver une solution à l'envahissement du Tibet !".



Si je dis tout cela, c'est pour illustrer le fait que mon frottement à la dure réalité du monde en guerre et de ses misères n'a dès lors plus laissé aucune place en moi pour le spirituel, et ce pour une décennie. Car dix ans plus tard, après avoir mis tant d'énergie à tenter de me faire une place dans ce métier, j'ai perdu mon frère lors d'un accident de voiture. J'avais alors trente-deux ans, et cela a à nouveau catapulté en moi des questions existentielles telles que la mort, l'après-vie, la spiritualité... Toutes ces questions sont arrivées, sans que je n'aie aucun bagage pour les gérer.

*Jismy : Vous dites vous-mêmes que votre premier voyage en Afghanistan, comme reporter de guerre, va être transformateur pour vous et qu'il va marquer tout votre parcours par le choc des cultures qu'il constitue. Ainsi, vous allez jusqu'à dire : "notre planète est faite d'une infinité de mondes, de réalités, de justesses et de vérités. Je n'étais pas détenteur de la réalité, pas plus que ces afghans chez qui j'étais n'étaient détenteurs de la vérité". A quel point cette prise de conscience que vous avez eue alors influe encore*



Stéphane Allix, âgé de 19 ans, en Afghanistan

*aujourd'hui sur votre façon de travailler ?*

*Stéphane Allix : Pour moi, cela est fondamental. Je pense que nous, les êtres humains, nous avons cette tendance à passer notre existence à construire de petites forteresses pour essayer d'acquérir une forme de confort cognitif, psychologique ou philosophique. On construit ainsi une forteresse qui se base sur un certain nombre de certitudes auxquelles nous avons adhéré à un moment donné. Mais on oublie souvent de se rappeler que ces certitudes ne sont pas des vérités universelles ; ce ne sont que des modèles que nous avons acceptés temporairement. Seulement voilà, nombreux sont ceux qui voyagent peu, ou qui n'écoutent pas toujours autant qu'ils le devraient ces autres qui pensent différemment d'eux. Alors on a tendance à croire que ces modèles que l'on adopte, on les adopte parce qu'ils sont justes, et on les imagine être partagés par tous. De là, on tire une conclusion conséquente : si d'autres ne partagent pas ce modèle, c'est qu'ils sont idiots, ignorants, fanatiques ou je ne sais quoi.*

Lorsque je suis allé en Afghanistan, je n'avais aucune préparation spécifique. Je n'ai pas fait d'école de journalisme, ce que j'ai tendance à trouver utile car ainsi, mon cerveau n'était pas formaté à penser dans une certaine direction. Simplement, j'étais au milieu de ces combattants musulmans chiites, et je trouvais leur combat exemplaire. Bien sûr, ils ne pensaient pas comme moi, et n'avaient pas les mêmes croyances que moi. Et pourtant, ces êtres humains étaient à mes yeux aussi riches et précieux que je pouvais l'être. J'ai à ce moment fait l'expérience presque physique de m'apercevoir que je m'étais extrait d'une sorte de moule : c'était comme si un paradigme spécifique imprégnait mon corps depuis des années, et qu'enfin j'en sortais comme d'une gangue de glue. Cette gangue, en fait, n'était rien d'autre que le modèle du monde dans lequel j'avais vécu jus-

qu'alors. Suite à cette expérience, j'ai pu m'apercevoir au travers mon métier de journaliste, ô combien des sujets sensibles pouvaient éveiller en nous le désir inconscient de nous protéger, de ne pas entendre vraiment ce qui se dit. C'est aujourd'hui le cas pour des sujets tels que l'islam, le terrorisme, l'usage de la violence - tant de sujet qui nous font réagir avec émotion. Dès lors, je me suis imposé dans chacun de mes voyages d'arriver dans un pays comme une éponge : plutôt que de venir avec un sac de préjugés, je fais au contraire l'expérience de l'immersion totale et deviens musulman quand je vais en Afghanistan, bouddhiste quand je vais au Tibet, etc.

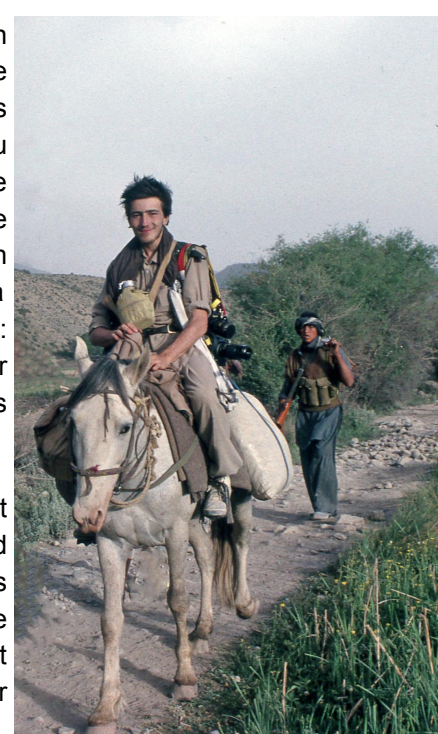
*Jismy : Vous parlez de différents mondes, mais ceux-ci ne sont pas séparés les uns des autres : ils sont interdépendants, comme on peut s'en apercevoir avec la situation afghane actuelle. Celle-ci, comme vous le remarquez, n'est pas indépendante des décisions des pays occidentaux. N'est-on pas en train, peu à peu, de niveler ces différents mondes pour proposer, petit à petit, un modèle uniforme au niveau mondial où technologie et économie font loi, au dépend des spécificités culturelles et traditionnelles ?*

**Stéphane Allix :** De ce que je perçois, on peut effectivement mettre en évidence une forme d'uniformisation par le biais culturel et commercial. Je me souviens qu'il y a vingt-cinq ans, lorsque j'étais au Pakistan, je passais du temps chez les pakistanais qui étaient tous scotchés devant MTV. Il y avait là un décalage phénoménal entre ce qu'ils voyaient à la télévision, et leur vie quotidienne. Cela entraînait des frustrations, ou des comportements totalement puérils - notamment dans leurs rapports aux femmes ou à la sexualité. En effet, entre la culture locale et la télévision, quelque chose ne concordait pas. C'était déjà là, finalement, une forme d'uniformisation par le

biais culturel. Lorsque je suis partie en Afghanistan en 1988, il n'existait pas de téléphones portables, ni de téléphones satellites. Pas non plus de mail, ou d'internet. Cela ne posait pas tant de problèmes, à l'époque, de ne pas se donner de nouvelles de façon instantanée. Tandis qu'aujourd'hui, il y a une instantanéité de l'accès au monde : je peux sortir mon téléphone, et voir sur les réseaux ce qui se passait dans les rues de Kaboul il y a deux minutes.

Quant à savoir si cette instantanéité est un bien ou un mal, je dirais que quand bien même l'enfermement dans les réseaux sociaux peut provoquer une forme d'indifférence, ces outils peuvent néanmoins permettre de développer une forme d'empathie, à condition de

souhaiter en tirer profit en ce sens. Tout à coup, nous voyons ce qui se passe à l'autre bout du monde. On voit le visage de la souffrance qui auparavant nous était invisible car trop lointaine. On voit cette jeune fille qui, bien qu'elle habite à des milliers de kilomètres, nous ressemble. Et cette jeune fille est à Kaboul, et je sais que depuis le 15 Août, elle traverse des événements terribles car elle ne peut plus aller étudier, ou faire ce qu'elle avait l'habitude de faire. Vous voyez, c'est aussi cette forme d'empathie que permet l'instantanéité des réseaux.



*Jismy* : Vous m'avez appris que l'Afghanistan avait été la première culture à prêter un visage au Bouddha. Longtemps, lors des premiers siècles du bouddhisme, le Bouddha n'était représenté que par des traces de pas, ou par la roue du Dharma. J'ignorais toutefois que le premier visage à lui avoir été prêté venait d'Afghanistan, et que le passé préislamique du pays était si marqué par le bouddhisme.

*Stéphane Allix* : C'est quelque chose que l'on sent beaucoup sur place. Il y a un souvenir que je garde, et qui m'est cher. Je voyageais beaucoup dans ces régions de la vallée de l'Est de l'Afghanistan, l'Hindou-Kouch. Ces régions constituent notamment un ancien royaume d'un descendant d'Alexandre le Grand. Un jour, j'y étais avec un afghan Pachaï (tribu de l'Est) pour photographier des champs de pavots, en discutant avec lui. C'était une magnifique vallée, perdue dans un petit encaissement rocheux. D'un coup est arrivé un orage, nous nous abritons alors, le Pachaï et moi, sous un grand mûrier. Un autre paysan arrive alors, qui s'aperçoit que je suis un étranger. Il ouvre alors des yeux ronds et me demande : "êtes-vous intéressés par des pierres ?". Ne sachant pas de quoi il veut parler, je demande à en savoir plus. Après un bref aller-retour à sa maison, le paysan sort d'un vieux tissu sale une petite statue du Bouddha, une sorte de bas-relief en stuc qui doit dater du 4<sup>e</sup> siècle. Il m'explique alors qu'il agrandissait sa bergerie lorsqu'il est tombé, en creusant, sur un petit sanctuaire plein de plusieurs statues plus ou moins abîmées dont certaines ont pu ensuite être vendues au bazar.

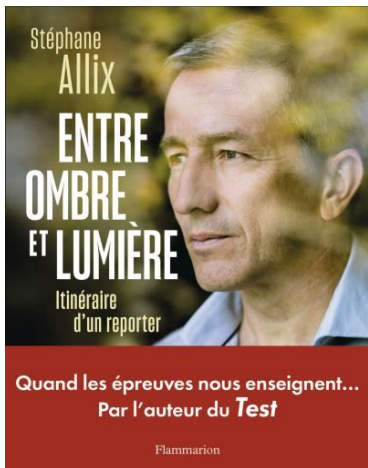
Vous voyez, c'est cela l'Afghanistan. C'est une terre qui a vu passer cinq mille ans d'histoires depuis l'empire Kouchan. Alexandre le Grand arrive, il laisse sa statuaire grecque, puis quelque temps après arrive le bouddhisme. C'est ainsi que pour la première fois, on va donner un visage au Bouddha,

que l'on retrouve non seulement dans ces sites archéologiques extrêmement répandus, mais qui finalement y est partout présent dans l'air.

Ce qui est amusant, c'est que ce premier visage du Bouddha est grec, car les personnages qui sont arrivés dans les bagages d'Alexandre le Grand sont des visages de Macédoine et de Grèce. Lorsque Alexandre le Grand arrive dans les plaines du Pendjab, il décide de faire demi-tour et meurt à Babylone quelques années plus tard. Seulement voilà, il laisse plusieurs de ses lieutenants sur place afin de créer des royaumes. Ce sont ses royaumes qui lui ont survécu, tout au moins culturellement, et étendu sur un territoire colossal. Voilà comment s'est fait, par l'enchevêtrement de l'histoire, la rencontre entre le bouddhisme et la culture grecque sur le territoire afghan.

*Jismy* : Des années plus tard - vous avez alors trente-et-un ans -, vous rencontrez dans des circonstances étonnantes Sa Sainteté le XVII<sup>e</sup> Karmapa, Orgyen Trinley Dorje. Il venait alors de s'enfuir du Tibet, au nez et à la barbe des chinois. Il a à ce moment-là quatorze ans, et vous décrivez alors une rencontre bouleversante.

*Stéphane Allix* : Cela est très curieux. Parfois, on se souvient précisément de ce qu'on faisait à un moment où l'on prenait une décision ; il se trouve que concernant cette décision, je m'en souviens très bien. Nous étions dans la voiture, je ne conduisais pas mais lisais un article du journal Le Monde, écrit par Claude B. Levenson et portant sur l'arrivée du jeune Karmapa en Inde. Cela fait alors dix ans que j'ai cessé de travailler sur le dossier tibétain. Je ressens pourtant là un véritable appel : je sens que je dois me rendre à Dharamsala, alors même que je ne connais rien aux différentes écoles bouddhistes, et que je ne connaissais pas l'existence du Karmapa trois secondes plus tôt.



En enquêtant un peu sur lui, je m'aperçois qu'aucun journaliste n'a alors vraiment accès au Karmapa, qui est en quelque sorte assigné à résidence dans un monastère du sud de Dharamsala. Arte Info accepte que je leur fasse un sujet sur l'arrivée du Karmapa, je me rends ainsi sur place avec ma petite caméra, et constate, comme je l'avais prévu, qu'il m'était impossible d'avoir accès au Karmapa - que je souhaitais alors rencontrer. Arrive le dernier jour de mon voyage, et je n'ai bizarrement pas envie de partir.

Je décide alors - c'est un peu étrange - de changer mon billet d'avion pour décaler d'une journée mon retour sur la France. En général, on ne change pas un billet pour reculer d'une journée, mais c'est ce que j'ai senti devoir faire. A peine deux heures après avoir changé ce billet, je reçois un coup de téléphone du monastère de Gyuto me disant que le Karmapa sortirait du monastère le lendemain pour rencontrer le Dalaï-Lama : il sera donc possible de le filmer ! Le lendemain matin, alors que j'aurais dû être en route pour Delhi afin de prendre l'avion, je me rends au monastère. Un attroupement de personnes en sort, et je vois le jeune Karmapa avancer vers une voiture. Je suis donc très content, car je peux enfin le filmer. Il s'assoit dans la voiture qui démarre, je zoom sur son visage, et c'est alors qu'il tourne le regard vers moi. J'ai alors un violent choc à la poitrine, sans savoir ce qui se passe. C'est un regard qui dure à peine quelques secondes, et pourtant, ce qu'il me provoque est intense. Je prends dès lors une décision : je reviendrai à Dharamsala !

Une fois rentré en France, bouleversé par l'événement, je n'ai de cesse que d'essayer de trouver un moyen de revenir à Dharamsala pour y faire quelque chose. Je convaincs un éditeur de me payer à nouveau le voyage pour que je rédige un livre au sujet du Karmapa. Me voici donc au mois de mars, à McLeod Ganj, où je commence à être pris de panique : j'ai trois mois pour rédiger un ouvrage sur un jeune homme dont je ne connais rien, auquel je ne peux avoir accès, sans avoir davantage connaissance du bouddhisme. Je me suis dit : "je me suis encore mis tout seul dans la pagaille !" Je me mets donc à travailler, et je traîne partout en ville pour trouver de quoi alimenter mon ouvrage. Par un concours de circonstance des plus étonnant, j'arrive à me rendre à une audience publique auprès du Karmapa, à laquelle je n'étais pas vraiment censé me rendre - s'y trouvaient notamment l'acteur Richard Gere et Sogyal Rinpoché, qui allaient tous deux pouvoir bénéficier d'une audience privée avec le Karmapa. Au sortir de cette audience, un certain Lama Punchok vient à ma rencontre pour me questionner : "*mais vous êtes qui ?*". Toute ma vie - et c'est pour moi une vraie leçon - j'ai toujours choisi l'honnêteté et la transparence lorsque je me suis retrouvé dans l'embarras. Cela paye toujours, et ce jour-là n'a pas fait exception. Ainsi, le plus honnêtement du monde, je confie au Lama : "*Je suis journaliste, et j'ai filmé le Karmapa il y a deux mois. Cela m'a fait un choc, alors je suis revenu pour faire un livre sur lui, sans savoir pourquoi.*" Immédiatement, Lama Punchok me répond : "*Mais pour ça, encore faudrait-il que vous le rencontriez, non ?*". A ce moment-là, j'avais juste envie de lui dire : "*Mais un peu, mon n'veu!*". Alors Lama Punchok me propose de revenir au monastère le lendemain.

Un entretien avec le Karmapa m'est alors permis de façon tout à fait imprévue, et me voici, sans être le moins du monde préparé, face à un jeune homme de quatorze ans qui a déjà l'air si sévère. Je lui présente mon

projet de livre, pour lequel il accepte de collaborer, estimant que cela ferait avancer le Dharma. Nous fixons ainsi un rendez-vous pour un premier entretien, qui selon moi allait être le début d'une série de plusieurs rendez-vous durant lesquels il me raconterait sa vie, la façon dont il s'est enfui du Tibet, etc. - bref, de quoi faire un joli livre. Mais quand le premier entretien arrive... rien ne se passe comme je l'avais prévu. Je me retrouve seul avec Lama Punchok, un traducteur et le Karmapa. Il y a dans la pièce une sorte de densité, quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer. Dès ma première question, je comprends que l'entretien va être plus compliqué que prévu. Je demande alors au Karmapa : *“Qu'est-ce qui vous a décidé à vous échapper du Tibet ?”*. Il me dit : *“ Je ne vais pas répondre à cette question, ce n'est pas important”*. De mémoire, il ajoute quelque chose comme : *“Ce qui est important, c'est de savoir quelles sont vos motivations”*. J'essaye de reformuler ma question, mais il continue de ne pas y répondre et me renvoie dans mes cordes. Je sens alors une colère monter en moi, et je me demande à quoi joue ce jeune adolescent, qui de toute évidence ne souhaite finalement pas faire cet entretien. Je suis partagé entre l'envie de me lever en lui disant d'arrêter de se payer ma tête, mais d'un autre côté j'ai l'intime conviction que je ne suis pas devant un adolescent, mais face à quelqu'un qui est beaucoup plus que ce que je peux en percevoir sur son visage.

J'imagine qu'il a dû sentir mon désarroi, car il a tout de même fini par me dire : *“Ce qui est important, c'est peut-être d'écrire sur des choses utiles. Par exemple, on sait comment aller sur la Lune, mais on ne sait pas comment aller sur le Soleil.”* Ne comprenant rien à ce qu'il me raconte, je lui réponds par provocation : *“C'est bien, expliquez-moi donc comment on fait pour s'y rendre, et c'est là-dessus que portera mon livre !”* Le Karmapa se met alors à parler d'autres êtres qui habiteraient l'univers. J'étais là pour

parler de sa vie, et voilà qu'il me parlait d'extraterrestres, d'autres *“sentient beings”*...! Il me dit qu'il serait intéressant pour moi d'écrire là-dessus. Je trouve ça si délirant qu'au bout d'une vingtaine de minutes, toujours par provocation, je lui dis : *“Parfait, j'écrirai là-dessus et vous m'aidez”*. *“Oui, je vous aiderai”*, me répond le Karmapa sans le moindre sourire.

Vous savez, lorsque vous parlez au Dalaï-Lama, il est très gentil, souriant et vous met à l'aise. Il rigole beaucoup. Le Karmapa... pas du tout ! Il ne sourit pas une seconde, et se contente de vous envoyer ce genre de missile. A ce moment-là, je suis un reporter de guerre de trente-et-un ans, qui fait face à un gamin de quatorze ans qui se paye sa tête. Cela suffit, je me lève et m'en vais, suivi du traducteur. Au sortir de la pièce, celui-ci, qui avait bien perçu mon désarroi, me met le bras sur l'épaule et me dit : *“Je ne sais pas ce qu'il a voulu vous dire, mais il vous parle sérieusement”*. Au fond de moi, je suis en colère, mais je sens bien que je n'ai pas affaire à un caprice de rockstar. Je décide finalement d'abandonner et de rentrer en France, ce qui est un vrai coup dur. Comme journaliste indépendant, je ne m'étais jamais engagé sur un projet sans aller au bout. Mon frère décède un an après, ce qui va tout remettre en question. J'ai alors toujours en tête ce que m'a dit le Karmapa, ne comprenant toujours pas, tant de temps après, ce qui s'est passé lors de notre échange. Était-ce un conseil ? Une recommandation ? Une simple lubie d'un gamin un peu déjanté ? Cela va rester présent à mon esprit...jusqu'à me faire finalement sauter le pas !

*Jismy : Oui, car vous allez finalement finir par vraiment écrire sur cette question des extraterrestres ! C'est ça qui est assez fou, car à ce moment-là, rien ne pouvait vous laisser imaginer que vous alliez finir par prendre ces sujets tellement au sérieux qu'ils aboutiront à vos publications*

telles que *Extraterrestre, l'enquête* (Albin Michel, 2006), ou encore *l'émission Enquêtes extraordinaires sur M6, et jusqu'à la création de l'INREES !*

**Stéphane Allix :** Rien n'aurait pu me le faire imaginer, pas une seconde. Mais le décès de mon frère, un an plus tard, va remettre en question toute ma dynamique professionnelle. Je deviens à cette époque extrêmement radical, il n'est plus question pour moi, dès lors, de perdre la moindre seconde sur un projet auquel je n'adhère pas pleinement. La totalité de ma vie se focalise alors sur des questions existentielles : que faisons-nous là ? Qu'est-ce que la mort ? Quel est le sens de cette existence qui peut s'arrêter en un claquement de doigt ? Comme vous l'avez rappelé, je n'ai pas eu d'éducation religieuse, et n'adhère pas à ce moment-là à un système spirituel particulier. Jusqu'ici, la seule façon que j'avais eu de questionner le réel consistait à poser des questions de journaliste, en tentant d'obtenir des réponses claires, par oui ou par non. C'est donc en journaliste que j'ai tenté d'aborder ces questions-là et de gérer ce questionnement spirituel qui m'était imposé.

Étonnamment, c'est un peu le Karmapa qui aura déclenché mon changement de voie journalistique, car les premières thématiques extraordinaires sur lesquelles je vais travailler ne concernent d'abord pas la conscience ou la mort, mais bel et bien la question des extraterrestres. J'avais en moi cette réminiscence des propos du Karmapa, et je me suis dit que finalement, quitte à changer de vie, autant partir là-dessus.

Ainsi, en 2001, j'ouvre en fait la porte à un changement complet de paradigme pour moi. Je suis quelqu'un de profondément rationnel, c'est comme cela que j'ai été éduqué. Mais je me rends finalement compte, en commençant à travailler sur ce dossier, qu'avec l'extraordinaire nous sommes continuellement face à des faits observables, quantifiables, sur lesquels tra-

vailent des scientifiques et des instituts très sérieux. Pourtant, de façon inconsciente, notre monde continue de considérer tout cela comme farfêlu : je me rends dès lors compte que l'opinion globale est finalement dans une contradiction complètement irrationnelle avec la nature des faits, tels que ces faits peuvent apparaître à un journaliste basique qui enquête quelques semaines sur la question.

**Jismy :** *Ce décalage entre la doxa et les faits peut s'observer pour tous les sujets sur lesquels vous commencez alors à travailler, et qui sont au cœur des travaux de l'INREES. Je pense non seulement aux OVNI, mais également à la mort, à l'après-vie, aux capacités psychiques, etc. : on a l'impression que votre éternel combat consiste finalement à démocratiser ce qui, dans le monde scientifique, commence à s'ouvrir depuis de nombreuses années sur ces choses-là. Certes, ces phénomènes sortent de l'ordinaire, mais avec de la rigueur il n'est pas impossible de mettre en évidence des invariables dignes d'intérêts.*

**Stéphane Allix :** Oui, exactement. Quand je décide de changer de voie au niveau journalistique, ce n'est pas en allant voir des maîtres spirituels, mais en interrogeant par exemple des astrophysiciens. Je questionne : "comment la vie est-elle apparue dans l'Univers ? Sommes-nous sûrs qu'il n'y en a pas ailleurs ?". Au début, c'est presque de façon anecdotique que je me suis intéressé au dossier OVNI. Je voulais savoir si les observations qu'on relatait parfois n'étaient pas des hallucinations, des canulars, des croyances, etc. Je remarque, à force d'enquêter, qu'on aurait tort de





Stéphane Allix à l'INREES

balayer ce sujet d'un revers de la main. Il s'agit là d'un sujet sérieux, qui mobilise de nombreux chercheurs, notamment au C.N.E.S. (Centre National d'Etudes Spatiales) depuis 1977.

Face à ces sujets, la rigueur journalistique impose au moins de ne pas tout balayer d'un revers de main, en tenant pour délirants tous ces témoins. Non seulement ce serait malhonnête intellectuellement, mais surtout c'est irrationnel et faux. On peut affirmer qu'un sujet ne nous intéresse pas, c'est une chose. Mais déclarer que toutes ces choses sont inexistantes sans s'être

vraiment penché sur le sujet, c'est absolument ridicule. C'est même de cette façon qu'on tombe dans l'irrationnel.

J'ai rapidement découvert une communauté entière de psychiatres, de scientifiques et de chercheurs - surtout aux Etats-Unis, mais également en Europe, et j'ai remarqué ainsi que, contrairement à ce que s'imagine l'opinion publique, une vaste communauté scientifique s'intéresse de près à des questions trop rapidement jetées au rang des croyances par le grand public. J'ai commencé ainsi à élargir mes recherches à d'autres thématiques, et notamment celles qui m'occupent depuis la mort de mon frère, comme la conscience, la vie après la mort, etc. Ainsi, partant de cette petite graine qu'avait placé en moi le Karmapa, j'ai ouvert mon champ de recherche à une large variété de sujets qui ont tous pour point commun d'être placés, de façon arbitraire et irrationnelle, dans le dossier "paranormal". On a mis dans ce dossier des pans entiers du réel, sans même avoir la curiosité de voir ce qu'il en est vraiment.

*Jismy : Ce que je trouve intéressant derrière tout ça, c'est que la recherche de la vérité semble souvent nous imposer de dépasser la crainte du ridicule.*

*Stéphane Allix : Oui, bien sûr, mais je pense toutefois qu'on a un peu dépassé ça aujourd'hui. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, le ridicule est plutôt du côté de ceux qui vont nier ces sujets en bloc, et les ranger dans la catégorie du négligeable. Et ce changement est naturel : ce préjugé ne tient plus la route, aujourd'hui, alors que l'on parvient à collationner des millions de témoignages concernant ces phénomènes. Je crois que l'extraordinaire est dans un moment de transition : il est sorti du champ du ridicule, et on cherche désormais quoi en faire. On voit bien que quelque chose se joue derrière tout ça, mais sans trop comprendre encore. On ne parvient pas toujours à des théories satisfaisantes pour expliquer ces phénomènes, mais la prudence nous impose au moins de ne pas les négliger pour autant. Ainsi, on trouve aujourd'hui des chercheurs qui ont un discours beaucoup plus mesuré vis-à-vis de tout cela. C'est déjà colossal !*

*Jismy : Vous avez trente-deux ans lorsque votre frère Thomas décède. Vous expliquez alors que, après l'état de choc, le premier réflexe que vous ressentez à ce moment-là consiste à lui expliquer ce qui s'est passé. Que se passe-t-il pour vous pousser ainsi à lui expliquer la situation ? Qu'est-ce qui vous pousse à vous adresser à un défunt, alors même que vous n'adhérez alors à aucun système de croyance, et que vous n'avez pas reçu une éducation orientée spirituellement ?*

*Stéphane Allix : C'est là quelque chose qui se trouve à des années-lumières de toute réflexion. Ce qui se passe en moi à ce moment-là est purement instinctif. Pour revenir sur les événements, nous étions à*

Kaboul, et empruntons la route mon frère et moi dans deux voitures séparées. Après une heure de route, mon chauffeur me fait remarquer que la voiture arrière dans laquelle se trouve mon frère ne suit plus. Nous allons voir ce qu'il en est, pensant que quelque chose doit freiner la circulation.

A force d'approcher, je m'aperçois qu'il y a effectivement une voiture dans le fossé, et que cette voiture est justement notre pick-up. Tout à coup, le temps ralentit pour moi. Quelque chose me saisit, je vois tout à coup la silhouette de mon frère qui est allongée en position latérale de sûreté. Une énergie explose en moi : mon frère est blessé, et je dois l'aider ! Je sors alors de la voiture, et c'est alors que je vais avoir un "blanc" - c'est-à-dire une amnésie traumatique - où s'efface littéralement une trentaine de secondes de ma vie. Lorsque je reprends mes esprits, je suis assis au sol, à quelques mètres du corps de mon frère qui était en fait mort sur le coup. Dans ce pick-up, il y avait également Vadim, un ami français, et deux Afghans. Aucun n'a survécu à l'accident.

J'entre alors dans une phase hyperactive : il faut gérer la situation. L'état de choc est dépassé, et je suis dans une forme d'hypervigilance, dont les psychiatres m'expliqueront par après que c'était là une réaction de défense. Et dans cet état d'hypervigilance à ce qui se passe, je ressens alors une sorte de confusion qui est présente, mais qui n'est pas la mienne. Moi, à ce moment-là, je suis extrêmement conscient de ce qui m'entoure. Pourtant, cette confusion est présente, et c'est ce qui me fait m'arrêter un instant pour m'accroupir à genoux devant mon frère : j'éprouve alors ce besoin de lui expliquer ce qui vient de se passer, ainsi qu'à Vadim. "Vous êtes morts, je vais m'occuper de vous". Je ressens ce besoin de les rassurer.

Cela n'est alors pas le fait d'une croyance antérieure. Je pense en fait que la violence d'un tel événement vient balayer toutes les croyances, toutes les idées préconçues que l'on pourrait avoir sur la façon de réagir à une telle situation. "Si j'étais face à cela, et je ferais comme-ci ou comme-ça", tout

cela est balayé d'un coup. A ce moment, je suis juste dans l'instant pur, et c'est l'instinct qui me fait réagir comme cela. Bien sûr aujourd'hui, avec le recul que me permettent d'avoir toutes les enquêtes que j'ai menées, je peux mieux comprendre ce qui s'est en fait passé. Mais sur le moment, ce n'était pas le fruit d'une réflexion : j'étais simplement dans l'instant.

*Jismy : Vous vous rendez alors dans une morgue où mettre les corps le temps de trouver une solution pour les expatrier, et vous expliquez que c'est alors le monastère de Gyuto, où séjourne le Karmapa, que vous décidez d'appeler. Vous aurez Lama Punchok au bout du fil, et vous dites que ce contact va enlever quelque chose de la confusion que vous ressentiez jusqu'alors. Pouvez-vous nous en dire davantage?*

**Stéphane Allix :** L'après-midi même de l'accident, nous évacuons les corps de Kaboul vers le Pakistan. Nous arrivons à Islamabad où le consul français nous attend, et nous devons disposer les corps dans une morgue insalubre, une cahute d'à peine sept mètres de côté, dans un hôpital au milieu d'un terrain vague. Je dois donc laisser là Thomas et Vadim, et je suis un peu déconcerté de la situation. A nouveau, je leur explique la situation. Mais cette même confusion que je ressentais au moment de l'accident continue de me suivre, dans les jours qui suivent.

Je ressens le besoin de me recueillir devant les corps, sans plus y avoir accès : je suis alors à l'ambassade. Je repense au Karmapa, et me souviens que les tibétains ont une sorte de guide de voyage pour défunts : le Bardo Thödol ! Je cherche dans mes notes le numéro du monastère de Gyuto,





me souvenant de ce Lama Punchok qui m'avait aidé à rencontrer le Karmapa. Jusqu'ici, lors des rares fois où j'avais essayé d'appeler le monastère, il était toujours compliqué d'avoir quelqu'un au bout du fil. Mais cette fois-là, je fais le numéro...et Lama Punchok lui-même décroche le téléphone ! La probabilité pour que cela se passe comme ça est assez mince. *“Vous souvenez-vous de moi ? Je suis ce journaliste avec qui le Karmapa a parlé d'extraterrestre.”* J'explique au Lama la situation, et il accepte avec beaucoup de gentillesse d'en parler au Karmapa, en me demandant simplement le nom des défunts.

Effectivement, dans les heures qui suivent, la confusion que je ressens décroît. Est-ce une forme d'autosuggestion ? Est-ce grâce aux prières du Karmapa ? Je ne peux rien dire, mais je constate que les choses se sont déroulées comme ça.

*Jismy : Ce qui est important, c'est sans doute d'avoir une figure référente et une dimension rituelle auxquelles s'en remettre dans ces moments-là. Il y a en effet une grande littérature autour de l'accompagnement des défunts, dans de nombreuses cultures. N'est-ce pas ce qui manque cruellement à l'Occident moderne ? N'y a-t-il pas un vrai “bug occidental” dans notre façon d'encadrer la mort ?*

*Stéphane Allix :* C'est une évidence. Le fait de m'occuper moi-même de Thomas et Vadim a été pour moi une sorte d'acte sacré : je voulais être présent pour eux, et j'en avais pris l'engagement à la suite de l'accident. Ces actes funéraires ne sont certes pas faciles. Nous vivons dans un monde qui nous explique en permanence que le bonheur consiste simplement à se mettre à bonne distance des problèmes. Ainsi, quand les difficultés se présentent, on met en place toutes les stratégies possibles pour les fuir. La vieillesse et la mort, qui sont sans doute le problème majeur auquel nous

sommes confrontés, sont ainsi mis à distance. C'est selon moi une erreur colossale. Peut-être est-ce même l'inverse, finalement. Les épreuves sont sans doute ce qui constitue les moments les plus importants sur un chemin spirituel, la mort étant une sorte de cerise sur le gâteau. C'est au fond une opportunité formidable, non seulement pour le défunt qui s'en va, mais aussi pour celui qui l'accompagne. J'ai plusieurs fois côtoyé des moments de fin de vie, et j'ai remarqué que ce sont toujours des moments profondément sacrés, d'une grande intensité. Le présent semble d'un coup beaucoup plus présent, il n'est plus ni une construction de tout ce qui s'est passé, ni une anticipation de ce qui arrivera. Tout se déroule au présent, auprès de quelqu'un qui va s'extraire peu à peu de ce temps-là.

Ces instants sont profondément enseignants. Bien sûr, ils sont difficiles, et pour beaucoup insurmontables. Mais au-delà de la technicité de l'accompagnement que peut proposer un ouvrage comme le Bardo Thödol, la simple présence à ce qui se passe est une chose précieuse. La présence d'un enfant au moment du départ de ses parents ; ou des parents au moment du départ d'un enfant. Simplement être présent, et vivre ce moment. Il ne s'agit pas non plus de s'interdire l'émotion, qui a toute sa place, mais peut-être d'essayer qu'elle ne parasite pas pour autant la sacralité de ces instants. C'est là un équilibre difficile à trouver.

Au fond, la vie n'est pas simplement un intervalle de plaisir dans un corps de chair, entre la naissance et la mort. Elle est un phénomène qui nous dépasse, et dont le laps de temps passé dans un corps ne constitue qu'une partie d'une existence bien plus vaste, éternelle.

Je ne crois pas que les moments où l'on apprend et où l'on s'enrichit le plus sont les moments où tout semble aller bien. Au contraire, c'est le contact avec la rugosité de la vie qui nous enseigne. C'est pourquoi j'aime tant lire Chögyam Trungpa, pour son côté provoquant et rugueux. C'est au fond face à de tels moments de difficultés que les questions essentielles émergent, et

non pas lorsqu'on essaye tant bien que mal de préserver notre confort, en étant dans la terreur à l'idée qu'il nous échappe.

*Jismy* : Cela semble en dire long de votre rapport à la spiritualité. Connaissant la brutalité dont le monde est capable, il n'est pas question pour vous de chercher à mettre un calque confortable sur le réel, qui viendrait masquer ce qu'il peut contenir de pénible. Seriez-vous donc en accord avec cette définition de la spiritualité : "la spiritualité ne consiste pas à s'installer dans un modèle confortable de l'existence, mais à déchirer sans relâche le voile des apparences"?

*Stéphane Allix* : C'est tout à fait juste. Pour des raisons que j'ai découvertes récemment, je crois avoir une perte de confiance en tout, et notamment en ce qui se présente comme une parole d'autorité. J'ai subi des violences incestueuses lorsque j'étais très jeune, et cette dévastation infantile m'a rendu rétif à toute forme d'autorité. Cette réticence est par ailleurs également enrichie par mon travail de journaliste, où je vois ce à quoi peuvent conduire les certitudes des uns et des autres : plutôt que permettre un enrichissement mutuel, elles sont souvent occasion de conflits. Je crois que le domaine du spirituel et du religieux n'échappe pas à cette dynamique de guerre de chapelle. Au cours de mes voyages, j'ai bien sûr trouvé de très belles choses dans de nombreuses voies ; j'ai notamment été très attiré par l'islam pendant plusieurs années de ma vie. Le bouddhisme m'a également beaucoup attiré. Je trouve dans différentes traditions des enseignements qui sont extrêmement bouleversants, mais je trouve aussi des dogmatismes absolument partout. Il me semble qu'aucun domaine spirituel n'y échappe vraiment.

L'espace de liberté qui m'a vraiment permis une connexion à une forme de spiritualité est le chamanisme amazonien, où j'apprécie notamment



l'absence d'enseignements théoriques : le chaman, qui n'est pas un maître spirituel mais un sorcier, propose de faire soi-même une expérience. Par le biais de l'Ayahuasca, je suis confronté moi-même à mes questionnements, mes peurs, mes interrogations. Et surtout, personne ne m'explique à ma place ce que je vois : c'est à moi-même d'en tirer les enseignements. Cela a été pour moi somme d'expériences très bouleversantes et déstabilisantes. Cela prend du temps, bien sûr, et c'est parfois compliqué ; peut-être aurais-je été plus avisé, par moment, d'aller lire quelques textes bouddhistes ou hindous.

Le chamanisme m'a également appris à lâcher prise. Pour moi, le "lâcher-prise" était une faute professionnelle, mais le chamanisme m'a montré qu'il y a des espaces de la vie où l'on a pas d'autres choix que de lâcher prise. Et ces espaces, nous les traversons au quotidien. Ma femme et moi venons de fêter nos quinze ans de mariage, et je peux affirmer que si je suis amoureux, ce n'est pas du fait d'une démonstration rationnelle : il y a là un espace de lâcher prise. Je crois en fait que le chemin spirituel ressemble à ce qui unit deux êtres dans une vie de couple. Il faut savoir se connecter à

une dimension de soi que l'on ne cultive pas spontanément dans notre monde, où l'on apprend plutôt à réfléchir, quantifier, vérifier, etc. Même dans la spiritualité, souvent, on ne nous apprend pas à avoir confiance en cet espace intuitif, mais on nous demande de croire de façon paradoxalement cartésienne à un dogme ou un credo, que ce soit celui de la Bible, du Coran, de la Bhagavad-gîtâ... De ce point de vue, les religions sont très matérialistes.

Par ailleurs, j'ai été très surpris par certaines concordances entre le Bardo Thödol que j'ai lu et mes expériences sous Ayahuasca : certains états émotionnels décrits dans le *Livre des Morts Tibétains* étaient en même temps typiquement ce que je vivais moi-même lors des voyages chamaniques. Mais le fait est que, si je les avais lus avant de faire ces voyages sous Ayahuasca, je ne les aurais sans doute pas comprises.

Les livres bouddhistes me tombent parfois un peu des mains - je suis désolé de vous dire ça. En 1991, j'ai pris refuge auprès de Dilgo Khyentsé Rinpoché - presque par accident car je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait, "prendre refuge". Mais j'ai donc essayé après-coup de me confronter aux ouvrages bouddhistes, et j'ai eu tendance à les trouver un peu inaccessibles pour moi. Je peux dire également cela des textes jésuites, ou d'autres traditions. En revanche, mes expériences chamaniques m'ont permis de vivre moi-même ce que j'avais trouvé dans certains textes. Lorsque je lis "la mère de tous les Bouddhas", je sais désormais par expérience ce dont cela parle.

Pour être un peu provocant, je voudrais vous partager une phrase que j'aime bien, en exergue d'un ouvrage de Francisco Varela, *L'Inscription corporelle de l'esprit* : " Ceux qui croient en la substantialité ne sont guère que des vaches, ceux qui croient en la vacuité sont pires " .



Stéphane Allix rencontre Ringou Tulkou Rinpoché en 2007, lors de son voyage à Dharamsala où il se rend pour travailler sur le Bardo Thodol

*“ J'ai adoré notre rencontre, et la clarté non dogmatique de ses explications sur le texte. Je garde un souvenir à la fois doux et précieux de nos échanges. ” Stéphane Allix*

*Jismy : Mais le problème dans tout ça, n'est pas justement le "croire" ? C'est-à-dire le fait d'être, dans un cas comme dans l'autre, soumis à une croyance plutôt qu'en une véritable expérience faite personnellement et permettant d'acquérir une certitude ? Auquel cas, considérer la vacuité apparaît tout de même comme un remède empêchant d'adhérer aveuglément à un modèle rigide. N'est-ce pas là tout de même l'intérêt de la notion de vacuité ?*

*Stéphane Allix :* C'est une très belle remarque. Mais alors, j'aimerais ici insister un peu sur qui je suis, et sur la personne qui parle à travers moi actuellement, car je ne voudrai pas donner l'impression d'être un donneur de leçon. Je ne suis pas un savant, ni un spécialiste de quoi que ce soit. Mais derrière certaines remarques qui peuvent sembler péremptoire de ma part, ce qu'il faut aussi entendre, c'est que mon cheminement est celui d'un être profondément blessé dans cette existence. J'ai cherché des réponses à mes questions, et mon cheminement, depuis trente ans, est animé par des blessures profondes qui ont fait de moi quelqu'un d'un peu asocial et dysfonctionnel dans notre monde. J'ai une vie compliquée, avec des traumatismes comme l'inceste et des mémoires d'ombres, et c'est donc avec ces distorsions que je tente de lire le monde et de me guérir tant bien que mal. De ce point de vu, ce que je pourrai dire n'a pas du tout vocation à être une sorte d'enseignement ou d'exemplarité, mais c'est un témoignage de la façon dont j'ai à peu près réussi à m'en sortir. Je ne voudrai pas qu'on s'imagine que mes propos sur le bouddhisme sont présomptueux : mes opinions ne sont qu'une façon de mettre un peu de lumière et d'apaisement dans des démons qui m'habitent depuis longtemps. Les difficultés et les épreuves m'ont mis face à des questionnements existentiels : quel est le sens de l'existence après l'inceste ? Après la mort d'un frère ?

Je suis en fait un être dévasté, qui s'est construit sur un rapport déviant à l'amour, l'existence, la confiance, etc. Les réponses que j'ai trouvées étaient maladroites, mais le chamanisme et l'ayahuasca ont été pour moi un électrochoc me permettant de me connecter à une autre dimension. C'est alors que j'ai essayé de trouver un équilibre entre mon mental analytique, et ce monde intérieur fait d'émotions et d'intuitions. J'ai désormais le sentiment d'arriver à un état plus équilibré, mais je n'ai pas de leçon à donner sur quoi que ce soit.

*Jismy :* Cela semble à nouveau définir le chemin spirituel comme une disponibilité, une écoute pour ce qu'on traverse sans chercher à ranger immédiatement ce que l'on vit dans le tiroir d'une adhésion, d'une croyance préfabriquée...

*Stéphane Allix :* Mon dernier livre, *Nos âmes oubliées*, où je raconte comment la mémoire d'acte incestueux que j'ai subi m'est revenu, est sans doute l'ouvrage où je décris le mieux mon rapport à la spiritualité. Par mon cheminement, j'arrive aujourd'hui à la conclusion que nous avons oublié nos âmes. Nous sommes des êtres de chair et d'os, possédant un cerveau qui fonctionne souvent bien, et qui a fabriqué l'illusion d'une personnalité, qui écrase et qui inhibe la dimension spirituelle qui nous constitue - que j'appelle une âme, mais à défaut, car la notion même d'individualité est une première illusion qui semble se dissoudre après la mort.

Quand je suis confronté à cet homme qui a abusé de moi lorsque j'étais enfant, je suis à la fois cet homme qui a juste envie de se venger ; mais je suis aussi cet homme qui voit en lui non pas un bourreau mais une victime. Victime de sa confusion et de son ignorance. Cet homme a oublié son âme, et il est totalement envahi par ses pulsions et ses désirs : ces fantômes en

colère, désignés dans le Bardo Thodol. Je crois que le pardon n'est pas une posture morale, mais est la conséquence d'une vision juste - ou au moins plus claire - de la réalité. C'est une vraie tristesse pour moi de voir un être s'enfermer dans l'illusion d'une personnalité ou d'une blessure.

*Jismy* : Je voudrai terminer cette interview en vous posant la question que je pose à tous les intervenants : dans un monde en crise, faut-il faire preuve de souplesse en allant dans le sens du changement, ou convient-il de faire preuve de fermeté en faisant acte de résistance ?

*Stéphane Allix* : J'ai envie de dire ni l'un ni l'autre. Dans les deux cas, cela reviendrait à se positionner face à quelque chose d'extérieur qui impacterait notre vie et dont on subirait les conséquences. Mais je ne subis pas ce monde. Il est curieux, intrigant, inquiétant parfois. Mais je ne le subis pas, car je commence à comprendre un peu la place que j'y ai. Je pense que la priorité pour changer le monde consiste en un profond travail d'introspection. Ce n'est pas égoïste, cela revient à considérer que le monde extérieur n'a pas tant de substantialité, il n'est peut-être que le reflet de nos êtres intérieurs collectifs. Essayer de changer le monde extérieur serait une sorte de matérialisme un peu bizarre. Je préfère personnellement transformer mon monde intérieur, car je sais que celui-ci va impacter mon entourage. Par un effet d'enchaînement vertueux, nous pouvons ainsi pacifier peu à peu les choses et dissiper la confusion. Trouver la paix intérieure permet que le monde, peu à peu, en soit le reflet.

**“ Je crois que le pardon n'est pas une posture morale, mais est la conséquence d'une vision juste - ou au moins plus claire - de la réalité.”**

**S.A.**

Vous souhaitez en savoir davantage sur Stéphane Allix et ses travaux ?  
Retrouvez le site internet de l'INREES en [cliquant ici !](#)

Retrouvez également son dernier ouvrage *Nos âmes oubliées*, Albin Michel, 2021

STÉPHANE  
ALLIX

Nos âmes  
oubliées





# De la voix à la Voie

## entretien avec Lily Jung



*Lily Jung est une musicienne, chanteuse et compositrice française. Après des études d'architecture, elle décide finalement de suivre sa passion, et laisse la musique guider ses pas. Attentive aux musiques et chants traditionnels du monde, Lily Jung entreprend plusieurs voyages lors desquels elle apprend de nouvelles techniques de chants. Si elle contribue à plusieurs projets musicaux, le grand public la découvre davantage lors de sa participation à l'émission The Voice sur TF1, en 2019. Mais au-delà d'une simple passion, sa relation au chant et à la musique est avant-tout une façon de cheminer en elle-même, et de découvrir une Voie derrière sa Voix.*

*Pour **LOTUS**, Lily Jung a accepté de répondre à quelques questions, partageant ainsi un peu de son parcours et de ses réflexions sur la musique et son pouvoir libérateur. Cet entretien a été réalisé en octobre 2021.*



*Jismy* : Après un BTS d'architecture d'intérieur, vous prenez conscience que vous ne voulez pas être enfermée derrière un ordinateur : vous vous sentez "prisonnière d'un bureau", selon vos propres mots. Vous décidez alors de tout quitter pour voyager et explorer le monde. Beaucoup de personnes éprouvent, au cours de leur vie, le sentiment de ne pas être à leur place. Qu'auriez-vous à leur dire ?

*Lily Jung* : C'est le destin qui appelle. J'ai envie de leur dire de suivre leur cœur , la raison est importante , mais le cœur parfois nous montre des signes plus forts , plus forts que nous ! Nous sommes sur terre pour prendre notre place et oeuvrer dans un domaine pour lequel nous sommes fait, pour être au plus près du bonheur et de la joie , et pour essayer de devenir la meilleure version de nous même et évoluer.

*Jismy* : Vous faites alors le conservatoire de musique de Colmar, le Cedim de Strasbourg et le M.A.I. de Nancy. Vous expliquez qu'en laissant alors une ouverture à la musique dans votre vie, elle finit par prendre toute la place. Vous allez jusqu'à dire que des mélodies vous réveillent la nuit, et concluez : "ça m'a guéri, ça m'a remise sur pied". Conseillez-vous aux personnes qui se sentent animées par une passion de la suivre pleinement ?

*Lily Jung* : Cela rejoint la première question: Il est de notre devoir d'humain, d'aller vers ce qui nous fait vibrer , pour notre propre bien être et celui de notre entourage!

*Jismy* : Dans notre occident moderne, la musique occupe désormais souvent un rôle très commercial, au point qu'on attend des artistes qu'ils fassent bon marketing de leur produit. Mais dans les sociétés traditionnelles,



Lily Jung en 2019 pour l'aventure The Voice sur TF1

*la musique occupe une toute autre place. Lorsqu'on épure la musique de la gangue économique dont on l'a recouverte, quelles sont ses fonctions ? Quelle place conviendrait-il de faire à la musique dans nos sociétés modernes ?*

*Lily Jung* : Il serait tellement plus sain , effectivement d'inviter à la musique pour son pouvoir vibrant , guérisseur, réenergisant, plutôt que pour son côté lobotomisant, sans âme, en l'intégrant par exemple dès le plus jeune âge, et à l'école de façon quotidienne, par exemple.



*Jismy* : Vous touchez au cours de vos apprentissages à différents styles musicaux. Trip-hop, musique industrielle, électro, jazz, gospel et blues sont autant d'univers que vous avez explorés. A vos yeux, qu'est-ce qui donne son identité à un genre musical ? Est-ce ses particularités rythmiques et mélodiques ? Le contexte dans lequel il est né ? Qu'est-ce qui fait, selon vous, que l'on est plus ou moins attiré par tel ou tel style de musique ?

*Lily Jung* : Oui, nous pouvons associer un genre musical à son contexte originel ,aussi parfois à son tempo plus ou moins lent ou dansant, et parfois à une couleur mélodique et rythmique particulière et reconnaissable. Mais il existe de nombreux styles inclassables, et donc non reconnaissables et parfois non reconnus dans le genre commercial, car ils ne rentrent pas dans les cases. Le goût musical se développe certainement pendant l'enfance, et petit à petit au sein du groupe social amical. Mais ce n'est peut-être pas tant d'une éducation visant à développer le goût pour telle ou telle tendance dont il faut parler, mais plutôt d'une éducation à ouvrir sa curiosité, sa sensibilité.

*Jismy* : Vous dites que la musique nous réapprend à respirer, à se posturer, à articuler. Elle semble donc être une façon de connaître un peu mieux son corps. Agit-elle de la même façon sur l'esprit ? Avez-vous l'impression d'en savoir davantage sur vous et le monde qui vous entoure, à mesure que la musique éveille en vous telle ou telle émotion ?

*Lily Jung* : Lorsque je chante, j'ai l'impression que le temps se dilue , que plus rien n'existe autour, mis à part cette connection humaine de coeur à coeur. Je ne prétends rien savoir sur le Monde ; la seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien ! C'est déjà compliqué de se connaître soi ! Je constate uniquement que plus je chante, et plus je sens que c'est ma voie



ci-dessus : Lily Jung chante accompagnée de sa shruti-box

(voix) et rien d'autre ! C'est ce que je sais faire de mieux et cela me procure une grande joie ! Mon corps et mon esprit sont forcément impactés par ce phénomène, ils se re-connectent.



*Jismy* : Vous dites que votre voix va vraiment se révéler lors de votre rencontre avec les instruments intuitifs et vibratoires , tels la shruti box, le handpan, le didgeridoo, l'harmonium, les bols tibétains et en cristal . Cela m'a fait penser aux tambours des chamans, ainsi qu'aux tambours utilisés dans la guerre pour donner de l'entrain aux troupes. Votre expérience vous permet-elle d'avoir un point de vue sur les différents "pouvoirs" des instruments de musique ?

*Lily Jung* : Tout instrument peut avoir un pouvoir... tout dépend de l'intention et le message éventuel que met l'instrumentiste dans son jeu, au-delà de la technique pure. L'instrument ou la voix révèle qui nous sommes au moment où nous en jouons.

*Jismy* : De ce point de vue, quelque chose semble nous relier intimement à la musique. Une musique peut éveiller en nous crainte, espoir, joie ou passion. Nombreuses sont les voies spirituelles qui usent de musiques sacrées pour accompagner les pratiques initiatiques. Certains maîtres spirituels vont jusqu'à dire " tout est musique ", ce qui rappelle la vibration fondamentale Om des orientaux. Avez-vous l'impression, lorsque vous chantez, de vous relier à quelque chose de plus grand que vous-même ?

*Lily Jung* : Actuellement (et donc après de longues années de pratiques vocales et scéniques), lorsque je chante, je suis dans mon être le plus sincère, le plus heureux car il est à sa place, connecté entre ciel et terre, avec ce sentiment que je suis prête à tout donner, comme si c'était le dernier jour de ma vie. Alors oui, c'est peut-être ce qu'on appelle se relier à la beauté, la joie de l'enfant, à plus grand que soi ou toucher à son essence pur.

*Jismy* : Vous partez en Inde durant deux mois, et apprenez des chants bhajan auprès de maîtres. Ils vous apprennent également à jouer de l'harmonium. Pouvez-vous nous raconter cette expérience, et ce que vous en gardez aujourd'hui encore ? Qu'est-ce que le bhajan, que l'on présente souvent comme un chant de dévotion ?

*Lily Jung* : Cette expérience a été riche pour mon parcours personnel et musical . J'ai eu la chance de rencontrer de bons professeurs (et non des professeurs à touristes comme la plupart des occidentaux). J'ai appris quelques bhajans et quelques ragas ( musique classique de l'Inde). Je n'ai pas plus de souvenirs que cela sur la signification exacte du bhajan, à part qu'il est chanté en l'honneur des différents dieux et déesses. Ce que je retiens c'est leur propension à procurer la joie de façon contagieuse et à rassembler, unir les gens.

*Jismy* : Après ce voyage en Inde, l'école de Nancy vous propose une mission en Chine : devenir professeur de chant pour des chinois. Vous exercez alors cette fonction durant trois ans. Que reprenez-vous de cette expérience ?

*Lily Jung* : La première année était dure car il fallait faire ses preuves, tout en partant de mon envie de faire des élèves des chanteurs et musiciens sensibles plutôt que des chanteurs de compétitions... Dans cette école, il y avait une forte tendance à l'éducation du « paraître », de surcroît...

*Jismy* : Par votre expérience, que pouvez-vous dire de ce que signifie "enseigner la musique" ? S'agit-il de transmettre des techniques posturales, vocales et respiratoires ? D'apprendre aux élèves à s'ouvrir à leurs émotions?

*Lily Jung* : Oui, il s'agit effectivement de leur transmettre des techniques posturales , vocales et respiratoires, mais aussi de leur faire découvrir de la musique qu'ils n'avaient jamais entendu, et surtout de les inviter à écouter leur corps tout entier (qui est au final leur instrument vibratoire à lui tout



A l'occasion des 10 ans du monastère de Lusse, Lily Jung et Lama Tsultrim chantent ensemble.

seul). Et pourquoi pas à accueillir les émotions qui surviennent (lorsque je sentais que je pouvais aller plus loin ) au rythme de chacun. On peut parler de la musique comme d'un véhicule du souvenir des émotions !

*Jismy* : Vous partez ensuite en Mongolie, en accompagnant un ami pour un reportage sur la vie nomade. Cela vous permet de vous inspirer dès lors de nouvelles couleurs, de chanter dans les yourtes avec les nomades. Comment le chant accompagne ces tribus, et que leur apporte-t-il ?

*Lily Jung* : C'est le partage qui compte ! Ils chantent surtout autour d'un verre de lait fermenté de jument nommé "airag" ( très alcoolisé !) pour se réchauffer. Encore une fois, la joie est le carburant pour une vie gonflée

d'énergie et d'amitié.

*Jismy* : Lorsqu'on vous interroge sur la technique vocale avec laquelle vous avez le plus d'affinité, vous répondez sans hésiter que c'est la voix de gorge qui vous inspire le plus. Vous dites que "c'est comme si elles faisaient partie d'une vie antérieure". Pouvez-vous nous en dire davantage ?

*Lily Jung* : D'abord , j'aime chanter dans cette couleur de voix parce qu'elle me procure beaucoup de plaisir, elle est comme un cri ; et c'est un peu l'occasion pour moi de rendre hommage à toutes les femmes de ce Monde en souffrance.

*Jismy* : Finalement, ces expériences de voyages et de musiques répondent en vous à une quête de sens. Vous affirmez vous-même que la quête de votre vie est pleinement en lien avec le chant, "comme si le chant montrait le chemin". Vous ajoutez : "je ne sais pas où ça mène, mais je m'y sens bien". Entendant cela, j'ai tout de suite songé au maître Chögyam Trungpa, qui disait : "le chemin est le but". Avez-vous le sentiment que ce cheminement musical, par lui-même, a transformé quelque chose en vous ?

*Lily Jung* : Oui , le chant et la découverte de ma voix (voie) ont clairement changé ma vie ! D'abord, le monde de la musique nous fait voyager , nous fait rencontrer les bonnes personnes qui nous permettent d'évoluer et de progresser dans la pratique et dans la façon de composer. La scène est une très bonne école également, car elle nous pousse à être toujours meilleur pour son public. La musique, le chant est une aventure humaine, mais c'est aussi de l'écologie intérieure ! En effet , l'exercice du chant procure du bien-être, à cours et à long terme, autant pour l'esprit que pour le corps ; il

satisfait l'esprit, l'apaise, et il masse intérieurement le corps. La voix peut aussi devenir un baromètre du corps ; lorsque la voix se voile ou fatigüe, il est temps de reposer le corps. Mais faut-il savoir écouter les signes ! C'est au fil du temps que l'on apprend à s'écouter, la voix est le reflet de comment nous sommes, elle nous apprend à mieux prendre soin de notre corps et de notre esprit. C'est une discipline !

*"Chanter, c'est s'autoriser à vibrer" L. J.*

*Jismy* : Vous dites : "On est comme on chante". C'est-à-dire joyeux, triste, enthousiaste ou morne, etc. Nos émotions, comme vous aimez à le rappeler, se sentent déjà dans la voix parlée, mais encore davantage dans la voix chantée. En vous entendant parler de cela, j'ai repensé à Elizabeth Vidal, chanteuse lyrique. Elle affirmait que le chant lyrique était pour elle une quête de liberté. Il semble qu'à mesure qu'on se libère, la voix se libère également. L'inverse semble aussi vrai : libérer sa voix, c'est un peu se libérer soi-même. Qu'en pensez-vous ?

*Lily Jung* : Oui ! comme dit plus tôt, elle est notre baromètre. Il arrive aussi que des événements de notre vie nous libèrent ou nous poussent à évoluer, nous révéler, ou changer plus ou moins radicalement pour aller vers un épanouissement plus saisissable ; la voix nous accompagne alors et s'ouvre elle aussi, car le corps est libéré de ses chaînes et de ses tensions. Et l'inverse est possible aussi à long terme , et si on en fait sa profession ou sa passion régulière : la voix est quelque chose de très intime. Dans notre société occidentale, elle n'est pas habituée à chanter ! Révéler sa voix ou la découvrir, c'est aussi une façon de se découvrir, se révéler, car nous nous autorisons à nous ouvrir tel que nous sommes. Chanter , c'est s'autoriser à vibrer et à ouvrir son coeur.

*Jismy* : Vous affirmez qu'au vu de ce que la musique permet, il est important de prendre soin de soi. Mais qu'est-ce que le soin de soi ? Vous dites vous-mêmes : "il ne s'agit pas simplement de chanter pour faire son exercice de souffle. C'est tout un ensemble, c'est une discipline, une attitude à avoir". Quelle discipline est la vôtre pour prendre soin de vous ?

*Lily Jung* : Il est vrai qu'il y a autre chose qui m'a amplement aidé à sculpter et renforcer ma voix ; c'est la méditation et le Qi gong que je pratique depuis cinq ans maintenant. Une pratique quotidienne du souffle, de l'esprit et du corps permet de relier ces derniers et de se relier tout entier, de combattre la fatigue et de se renforcer. Si le corps est fort et l'esprit en paix, la voix n'en reflétera que les bienfaits. La pratique du Qi gong est donc très complémentaire à ma pratique du chant comme elle peut l'être à d'autres pratiques.

*Jismy* : Vous dites être sensible à la voie du Tao. Le taoïsme affirme une dimension absolue, un espace vie et lumineux à l'origine de toute chose. Le Qi Gong permet par ailleurs de faire le lien entre le corps, l'esprit et son environnement. Comment cheminez-vous dans cette voie, et que vous apporte-t-elle au fond ?

*Lily Jung* : La pratique du taoïsme, si elle est pratiquée quotidiennement, permet à long terme une meilleure immunité, un renforcement de la structure corporelle, un meilleur souffle, un esprit plus aiguisé, moins encombré par les pensées négatives, une meilleure gestion des émotions, etc... Une bonne recette pour faire entrer la JOIE dans notre vie !



*Jismy* : Il y a quelque chose d'assez amusant à observer. Face à la musique, aux instruments, aux chants sacrés et aux divers sons présents dans les voies spirituelles, on affirme toutefois très souvent que cela vient nourrir une quête de silence. Le Tao pour les taoïstes, la nature de l'esprit chez les bouddhistes, le plérôme chez les gnostiques, l'Awen chez les Celtes et j'en passe, sont autant de choses qui sont souvent caractérisées par le profond silence. N'est-ce pas paradoxale de remarquer que des sons et chants puissent être utilisés dans une quête de silence ? Vous-mêmes, avez-vous la sensation que chanter vous ramène au moment présent ?

*Lily Jung* : Oh oui ! Il ramène au moment présent, c'est sûr ! Il nous permet de goûter à ce bien être vibrant qu'il laisse en nous pendant un instant , et à cette connexion avec le vivant, les éléments et les autres humains. D'ailleurs, sans silence, la musique n'existe pas. Elle ne serait sans lui que brouhaha.

*Tismy* : Il y a une question que je pose à tous les intervenants de ce hors-série. Depuis plusieurs années, on constate un certain nombre de crises qui se succèdent en Occident. Vous-mêmes, vous avez traversé certains pays qui tous ont connu leur lot de crises et de transformations. En temps de crise, faut-il faire preuve de souplesse et aller dans le sens du changement ; ou au contraire faire preuve de fermeté et faire acte de résistance ?

*Lily Jung* : Je ne suis pas pour le fait d'aller contre, c'est là qu'on perd son énergie, que l'on s'affaiblit. Le meilleur moyen de faire de la résistance, dans ce monde malade, c'est de continuer à faire ce pour quoi nous sommes faits chacun dans notre domaine, et de le faire plus encore avec amour et conscience. Cela infuse de la joie et cela inspire ! Le monde a plus que jamais besoin de gens sincères !



Vous souhaitez en savoir davantage sur Lily Jung et ses musiques ?  
Retrouvez son site internet en [cliquant ici !](#)

Retrouvez-y également ses différents albums,  
disponibles à la vente !





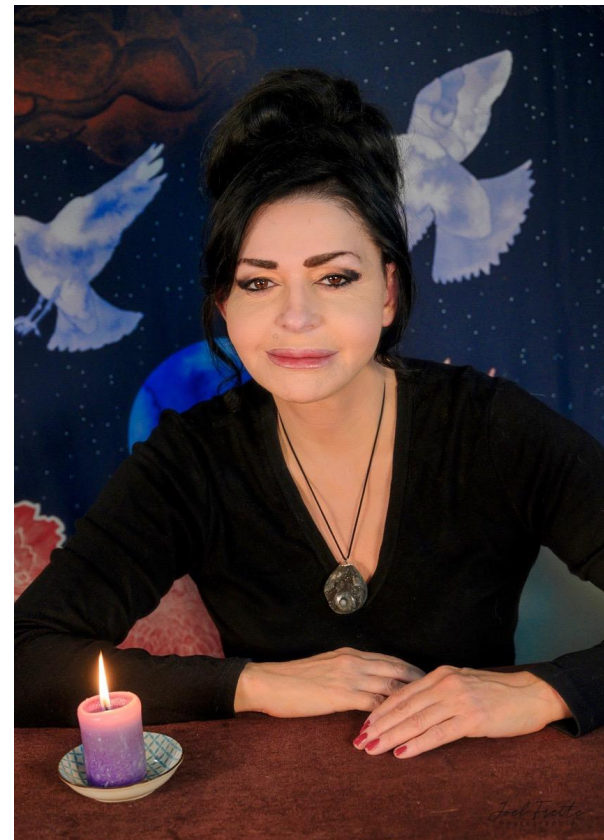
# Un esprit clairvoyant

## entretien avec Maud Kristen



*Maud Kristen est une voyante et écrivaine française, exerçant la pratique de la divination depuis plusieurs décennies. Connue du grand public pour ses nombreuses démonstrations télévisées et sa collaboration étroite avec les scientifiques pour comprendre un peu mieux le phénomène des perceptions extrasensorielles, on ne peut que volontier reconnaître à Maud Kristen sa rigueur, sa détermination et sa persévérance. Engagée pour la reconnaissance des capacités psychiques et pour la protection des animaux, Maud Kristen est à l'initiative de nombreux ouvrages, dont Pour en finir avec Madame Irma, Calmann-Levy, Paris 1990, où elle déconstruit le rôle attribué à la divination par l'occident moderne.*

*C'est le 28 Septembre 2021 que Jismy a pu mener cet entretien pour **LOTUS**, auquel Maud Kristen s'est prêtée avec toute la précision et la lucidité qu'on lui connaît. L'occasion pour elle de partager une réflexion d'envergure sur la modernité, et les enjeux auxquels nous avons tous à répondre en ces temps de crise. Le ton est sérieux - grave par moment. Maud Kristen ne cède rien à la paresse intellectuelle, et met en garde contre un détournement de la spiritualité qui pourrait mener à l'impasse. Qu'on se le dise, ce dernier entretien de notre numéro est sans détour : Maud Kristen décrit la cible... et vise juste.*





*Jismy* : C'est en rencontrant les travaux de Bertrand Méheust que vous vous rendez compte de ce que vous nommez "l'exception française", concernant le manque d'ouverture scientifique en France concernant les capacités extra-sensorielles. Il semble en effet difficile d'aborder sérieusement la question de la voyance en France. Selon-vous, quelles en sont les causes, et arrive-t-on enfin à les dépasser?

*Maud Kristen* : Je crois que c'est assez polyfactoriel. Tout d'abord, il n'y a pas aujourd'hui d'explications rationnelles permettant de comprendre qu'il est possible de percevoir une photo dans une enveloppe close, ou encore de pouvoir décrire, plusieurs années auparavant, la personne que vous rencontrerez sur le plan affectif. Il y a certes des théories, mais celles-ci n'ont pas été totalement prouvées - avec tout ce qu'une "preuve scientifique" implique comme rigueur. Ensuite, il y a la question de la blessure narcissique : la clairvoyance remet en cause ce que la physique moderne pensait avoir découvert. Voilà qui est difficile à supporter.

Par ailleurs, on peut également proposer une lecture politique des causes de cette impasse. L'Occident s'est lancé, au cours de son histoire, dans une entreprise de colonisation phénoménale. Il se trouve que l'ensemble des peuples colonisés n'avaient pour la plupart aucun doute sur l'existence de la clairvoyance et de la précognition, dont ils faisaient usage au travers de dispositifs mythico-rituels. Il devint dès lors important pour les occidentaux de se démarquer de celui qu'on présentait comme un sauvage. On en vint ainsi à forcer la distinction : le sauvage est celui qui croit ; le moderne est celui qui sait. Quelque chose d'irréremédiable s'est produit : on n'a pas prêté à ce sauvage un savoir différent du nôtre, mais une croyance.

En parallèle s'est posé le phénomène récent de la séparation de l'Eglise et

de l'Etat. Bien sûr, l'Inquisition a fait un sort tragique à de nombreuses sorcières ; pour autant, nous avons tout de même une tradition ésotérique chrétienne, dans laquelle les phénomènes « extraordinaires » tels que la clairvoyance, la précognition, la guérison ou le don d'ubiquité sont reconnus au sein de l'Eglise catholique. Il suffit pour s'en convaincre de remarquer que ces phénomènes se retrouvent chez des figures et des Saints de l'Eglise, au rang desquels Marie Yvonne-Aimée de Malestroit, Padre Pio, Marthe Robin, Ste Thérèse et tant d'autres... Mais l'Eglise a aussi accentué cette diabolisation : si les saints pouvaient avoir des visions, les « sauvages », eux, n'étaient que des sorciers. L'Eglise ne nie pas l'existence de ces capacités, mais leur impose un acte de propriété, les rattache à son système théologique. En rejetant l'autorité de l'Eglise, nous avons en même temps rejeté ce qu'elle laissait comme place aux phénomènes de clairvoyance : bien des visions des Saints, finalement, se sont vérifiées. Mais nous avons ainsi jeté le bébé avec l'eau du bain.

Enfin, j'aurai tendance à envisager une autre piste de réflexion, qui concerne toutes les sociétés moderne et pas seulement la France. Il se trouve que toute personne qui développe ses capacités psychiques devient instantanément consciente de l'interdépendance qu'il y a entre l'homme et son environnement. Cette perception du monde n'aurait jamais pu permettre le développement d'une civilisation basée sur l'exploitation suicidaire des ressources naturelles. Il était donc indispensable d'ôter toute respectabilité aux « visionnaires ». Il fallait en faire des charlatans, des clowns... même si aujourd'hui les plus éminents scientifiques finissent par dire également que nous allons droit dans le mur ! Une chose est certaine : les peuples qui placent la clairvoyance au centre de leur système de décision, n'auraient jamais pu se conduire avec le vivant comme nous le faisons. C'est complètement antinomique.

**Jismy** : La spiritualité authentique semble avoir en commun avec la voyance de nous mettre aux prises avec nos blessures narcissiques. Cela tranche avec la "spiritualité" moderne qui renforce aujourd'hui très souvent les tendances égotiques. N'est-il pas logique que les peuples chez lesquels la voyance se trouve à sa juste place - c'est-à-dire au centre des systèmes décisionnaires - soient également ceux chez qui l'on trouve une spiritualité authentique vivace ?

**Maud Kristen** : Aujourd'hui, la spiritualité est très souvent utilisée comme une méthode de renforcement des illusions individuelles, au lieu de permettre de les dépasser. Ce renversement ne peut naître que dans des sociétés riches. Quand les questions auxquelles vous êtes confrontées sont des questions de survie, où vous devez chasser pour vous nourrir, vous déplacer pour vivre, et être confronté à la maladie dans un environnement où il n'y a pas d'accès à un bloc opératoire, vous ne vous en remettez pas à une croyance : vous utilisez des outils dont vous savez qu'ils sont opérationnels. Comment imaginer que, depuis des millénaires et sur tous les continents, des peuples aient continué d'utiliser des pratiques divinatoires si elles n'avaient pas démontré leur « efficacité » ?

Les pratiques divinatoires -contrairement à la religion ou aux convictions spirituelles- ne sont pas une « croyance » car elles passent au banc d'essai. Comme les prédictions finissent toujours par *croiser* le monde matériel, elles tomberont juste, ou seront fausses. Or, si tous les peuples ont élaboré des alphabets divinatoires – parfois extrêmement sophistiqués- pour interroger l'invisible c'est parce cela leur a permis de se guider dans les décisions qu'ils prenaient. Cette négation des capacités psychiques va jusqu'à négliger l'apport essentiels des systèmes divinatoire dans la construction philosophique ou linguistiques des civilisations : Qui, aujourd'hui, se rappelle

encore que le Yi-King est à l'origine de l'écriture chinoise ? Qui sait que Marsile Ficin, le philosophe de la renaissance italienne, est probablement l'un des inventeurs du Tarot de Marseille dans lequel on retrouve des éléments de la philosophie platonicienne ?

Pour autant, dans une société non-traditionnelle comme la nôtre, la voyance constitue un univers contre-initiatique. Elle est devenue une sorte de SOS Amitié payant, qui n'a pas grand-chose à voir avec de la divination mais où chacun s'entend dire ce qu'il désire. Au-delà du soulagement immédiat elle a aussi une fonction sociétale : décliner pour chaque client le récit d'un avenir intégrant certaines aspirations caractéristiques des sociétés modernes : la rencontre du grand amour et la réussite sociale.

A l'opposé de celle-ci, les sociétés traditionnelles donnent au contraire à la voyance une place de choix, au cœur du politique et des décisions prises pour la société - et au cœur de la société elle-même.



Nechung, oracle d'état du Tibet, lors d'une transe

*Jismy* : La « spiritualité » moderne connaît une profonde transformation : quel regard portez-vous sur elle ?

*Maud Kristen* : Le fait est qu'il se passe quelque chose de très compliqué en Occident, qui est une dérive, un renversement des valeurs. On a aujourd'hui le sentiment que la spiritualité consiste à se mettre au service des désirs de chacun alors que sa fonction serait plutôt d'apprendre à mettre le désir à distance. Cela ne veut pas dire qu'il faut se mortifier, ou qu'une vie monastique soit la seule vie spirituelle possible. Cela signifie que la spiritualité authentique invite au développement d'une part de nous-même qui est éternelle, immortelle, inaliénable et dont la vie terrestre n'est qu'un épisode. Quand Jésus dit « Soyez passant » dans les évangiles de Thomas... je crois que son message est clair.

Bien comprise, toute la question de la spiritualité consiste à se centrer sur une perception du monde permettant de relativiser la réalité matérielle, mais également de trouver du sens, de la force -et aussi de la joie - dans le fait de cultiver un comportement toujours plus juste avec nous-même et avec les autres. Or, telle qu'elle est diffusée aujourd'hui, la spiritualité fait souvent l'impasse sur les questions morales, flatte l'égo, et ne promet parfois que la réussite ici-bas. Bien que je ne sois pas d'accord avec certains passages de ce livre, j'ai été frappée par la pertinence de l'analyse d'Eva Illouz, un des auteurs d'Happycratie\*, une des sociologues les plus influentes de notre temps. Elle décrit minutieusement en quoi une certaine « quête du bonheur » peut devenir une arme idéale pour lutter contre toute conscience politique, et par quels mécanismes elle peut aussi renforcer une forme d'obéissance et d'isolement.

\* Edgar Cabanas et Eva Illouz, *Happycratie, Premier Parallèle*, 2018.

Ce que je remarque beaucoup aujourd'hui, quand j'entends certaines personnes parler de théories spirituelles, c'est le détournement d'éléments constitutifs du bouddhisme pour compenser un sentiment d'inexistence. Prenons l'exemple de la réincarnation. Cela m'a toujours frappé de remarquer qu'un certain nombre de gens, parmi ceux qui sont convaincus d'avoir déjà vécu sur terre, imaginent plus souvent être la réincarnation de Toutânkhamon ou de Marie Antoinette que celle d'Huguette, la dame qui entretenait les toilettes de la gare du Mans en 1967... ( rires)

*Jismy* : Des auteurs, tels que René Guénon, ont envisagé cette transformation de la spiritualité à l'aune du déclin moderne. Quel regard portez-vous sur ce que notre époque contient de singulier ?

*Maud Kristen* : Jusqu'à présent - et c'est sans doute là où je rejoins Guénon – la vie humaine a pu continuer parce que les systèmes politiques et spirituels tentaient de proposer aux gens de développer en eux ce qu'il y avait de meilleur. Quand bien même ces systèmes ont pu être parfaitement hypocrites, injustes pour des millions de personnes, leur doctrine invitait à mener une vie plus « haute » : être plus charitable, moins égoïste, plus patient, plus tolérant, plus généreux... Bref, tenter de cultiver sa part de lumière.

Aujourd'hui, nous sommes au contraire dans une consécration du « débordement pulsionnel » et je ne sais pas ce qu'un monde qui propose aux êtres humains de devenir les seuls esclaves de leurs pulsions ou encore de s'évader dans des mondes virtuels va produire. Je ne suis pas sûre que l'espèce humaine sera aussi résistante que les tardigrades en sortant de ce traitement de choc...

*Jismy* : La voyance peut-elle selon-vous être un outil bienvenu pour rétablir une forme d'ordre dans les relations humaines ?

*Maud Kristen* : Ce que la voyance permet à la plupart des gens, c'est de gagner du temps afin de savoir quelle direction prendre, et quelle direction éviter. De ce point de vue, c'est un GPS fabuleux.

Je ne saurais dire si la voyance peut servir à remettre de l'ordre ; je sais en revanche qu'elle pourrait remettre du sens. Lorsque mes élèves terminent un séminaire, ils sont transformés profondément. Ils comprennent notamment que notre réalité physique est en permanence doublée d'un autre plan qui lui est supérieur, et que ce qui est en train de se tramer peut apparaître dans cet autre plan comme au travers d'un miroir. Ils sont ainsi conscients qu'il existe une autre dimension de l'existence que la dimension matérielle, et que la réalité ne se limite pas à ce que nos cinq sens nous donnent à en percevoir. C'est en cela que la voyance a une dimension spirituelle. Il ne s'agit pas alors de la rattacher à une tradition - son universalité interdisant de toute façon qu'elle soit confisquée par l'une ou l'autre culture.

Pour le reste, je remarque chaque jour que la voyance permet de se diriger en gagnant du temps. Elle constitue ainsi une aide précieuse, qui continue de m'émerveiller. En septembre prochain, cela fera trente-cinq ans que je pratique mon métier et je n'ai rien perdu de mon émerveillement. Je ne sais pas « comment » je fais, mais je ne lasse pas de « voir ». Je pense que je suis exactement à ma place.

*Jismy* : Cela tombe bien que vous parliez d'émerveillement, car j'aimerais revenir sur un passage que vous avez écrit dans *Ma vie et l'invisible* en évoquant votre jeunesse. Vous dites :



“Il m'arrivait des épisodes bizarres. Par exemple, j'attendais le bus dans la grisaille et le froid d'une triste journée d'hiver, et soudain je me sentais prise d'amour pour tous les êtres. Il me semblait partager leurs pensées. Je vivais tout à coup dans un monde harmonieux, où une place m'était réservée. Tout me semblait parfaitement juste, à la fois déterminé d'avance mais flexible, grâce à la compréhension que je pouvais réussir à en avoir, comme si la réalité avait eu plusieurs étages, et réclamait de ma part une sorte de participation. C'était comme si une voix m'avait dit : “regarde le monde autour de toi, vois comme tout a de l'importance, comme la perfection qui est cachée en chaque chose n'a besoin que d'une certaine qualité de regard pour se révéler ; écoute la vie s'accomplir comme par magie, pleine de beauté discrète, de liens cachés, de sens...”

*Lisant cela, je me suis demandé : quelle est cette participation active qui nous est demandée ? Comment parvenir à cette qualité de regard qui permet à l'harmonie de se révéler à nous ?*

**Maud Kristen :** Pour que cet émerveillement se produise, il faut être dans le silence. Il est vraiment question ici de silence intérieur, et de capacité à s'oublier totalement. Cela fait notamment partie de ce que j'apprends à mes élèves, car l'apprentissage de la voyance se développe par le biais de différentes étapes. Tout d'abord, je leur apprend à avoir des formes de remémorations affectives, émotionnelles et sensorielles. Puis il faut apprendre à « devenir l'autre » ... Devenir un chimpanzé, devenir une fleur de lotus, etc. J'obtiens alors de leur par des textes extraordinaires, où ils disent avoir vraiment l'impression de ressentir leurs racines dans l'eau, le dos puissant du singe... Ainsi, on se rend compte que c'est bien le " moi " qui nous emprisonne. Par ces pratiques de visualisation, on peut assez facilement commencer à s'en débarrasser. Peu à peu, l'émerveillement arrive alors dans le total abandon de ce " moi ". C'est une forme de renoncement, mais aussi de libération...

**Jismy :** En 2004, vous partez à Dharamsala pour y rencontrer Nechung, l'oracle d'État du Tibet. C'est un privilège qu'aucune voyante occidentale n'avait eu jusqu'alors. Vous décrivez un voyage qui marque un tournant dans votre vie. Quelle empreinte laisse-t-il encore aujourd'hui en vous ?

**Maud Kristen :** J'ai profondément aimé chez les tibétains leur forme de consistance, d'alignement intérieur et de capacité de résilience. Il y a là un niveau de construction d'âme d'autant plus frappant les personnes que notre société nous propose comme modèle sont souvent dans l'arrogance, la colère, la faiblesse, la cruauté, le cynisme ou le désespoir... Voyez la place de la violence dans les séries télévisées ou celle de l'humiliation dans les débats télévisés... C'est une sorte de trafic émotionnel, comme l'on ferait du trafic d'ivoire. Notre société va éclater d'une overdose d'émotionnel : la

peur, le désir, l'envie, la rage, la tristesse... On adore tout ça !

**“ Jamais l'ombre et la lumière n'ont eu, ensemble, autant de puissance en même temps sur cette terre. ” M.K.**

Tandis que chez les tibétains, vous arrivez dans un monde où la préoccupation des êtres semble inverse : elle consiste davantage à éviter de se laisser emporter, mais à se raccrocher à ce qu'il peut y avoir de plus beau, de plus grand et de plus solide en soi. C'est vraiment une différence d'ordre qualitative, et bien que je n'aime pas employer de métaphore matérielle, je dirai toutefois que c'est un peu comme avoir d'un côté du sapin, et de l'autre un vieux chêne. C'est cela que j'ai ressenti lors de mon voyage : la profonde solidité, la profonde gaieté des êtres que j'y croisais.



*Jismy : Selon vous, à quoi est-elle due?*

**Maud Kristen :** A leurs traditions, et au fait que, depuis qu'ils sont nés, le monde dans lequel ils vivent ne leur explique pas qu'ils sont venus sur Terre seulement pour avaler le plus de nourriture possible, consommer le plus de partenaires sexuels possible, posséder le plus possible et essayer de devenir le centre de l'univers. Mais il se passe aussi des choses magnifiques : au moment où cette ombre grandit partout nous assistons également à l'émergence d'une grande tolérance, de prises de conscience, d'un respect de la différence. Jamais l'ombre et la lumière n'ont eu, ensemble, autant de puissance en même temps sur cette terre. Je me dis parfois que la sagesse des Tibétains est peut-être en train d'influencer le monde entier...

*Jismy : Jusqu'en 2014, vous étiez toujours très réticente à l'idée de faire des prédictions publiques pour l'avenir, estimant qu'elles contribuaient parfois à faire de la voyance une sorte de phénomène de foire. Mais voilà qui change en 2014 où, poussée par des visions plus pressantes, vous décidez de faire une vidéo pour donner les grandes lignes de la décennie à venir. Cette décennie se termine dans trois ans, et l'on peut remarquer sans difficulté que ce que vous aviez projeté s'est à nouveau largement vérifié. Le constat tragique que vous y partagez laisse-t-il tout de même de la place pour une forme d'optimisme pour l'avenir?*

**Maud Kristen :** Cela sera probablement l'objet d'un futur ouvrage. Très sincèrement, je pense que si nous ne changeons pas de trajectoire, nous allons passer par un effondrement. C'est certain. Nous avons bien sûr connu des cataclysmes, des guerres, etc. Je crois toutefois que ce qui nous pend au nez en termes de barbarie est sans commune mesure avec ce que nous avons déjà traversé.

C'est d'autant plus paradoxal et douloureux que chronologiquement, on arrivait enfin à un moment où la vie pouvait devenir vraiment meilleure, en tous cas sur certains plans. C'est tout de même formidable d'avoir à sa disposition des découvertes médicales qui permettent d'éviter la douleur aux malades. C'est confortable de ne craindre de mourir d'une péritonite ou d'une rage de dent. C'est merveilleux que, grâce à la technologie, nous puissions communiquer à distance. Finalement, le principal problème que pose l'incarnation est celui de la souffrance. Or, les sciences et techniques auraient pu nous débarrasser de la majeure partie de nos souffrances (physiques seulement ! ) mais aussi des travaux les plus pénibles. Était-ce si négligeable ? Je ne le pense pas... Et voilà que c'est précisément à ce moment-là que l'humanité, dans une espèce de folie furieuse, décide d'ouvrir les vannes et de se suicider tranquillement en sabotant la planète...



Visions et prédictions France - Maud Kristen - 2014

Pour visionner la vidéo des prédictions de Maud Kristen en 2014, [cliquez ici!](#)

*Jismy* : Quelle réaction cela devrait-il entraîner chez nous ? Faut-il faire preuve de souplesse, en allant dans le sens du changement ? Ou au contraire faire preuve de fermeté en faisant acte de résistance ?

*Maud Kristen* : Fermeté bien sûr... mais aussi prise de conscience du collectif... Il faut également cesser d'être dans le déni de la réalité parce qu'elle n'est pas assez « positive » ou contraire nos désirs de toute puissance. Aujourd'hui, avec la question controversée du pass sanitaire, certaines personnes appartenant à des mouvances spirituelles -qui s'imaginaient jusqu'alors pouvoir mener leur vie comme bon leur semblait, grâce à leur seule « positivité » - découvrent avec brutalité quelque chose qui s'appelle le pouvoir politique, et que ce pouvoir a la possibilité de les contraindre durement... Pour certains c'est un effondrement, pour d'autres c'est une remise en cause formidable...

Nous devons également sortir d'urgence de l'anthropocentrisme car l'humanisme a contribué à mettre l'homme au centre de tout, à exploiter les espèces, à déforester la planète et à apporter les nombreux maux que nous connaissons. Je considère par ailleurs que la résistance doit devenir d'autant plus consciente que le véritable pouvoir qui s'exerce sur nous est un pouvoir invisible - je parle de celui des lobbies -, et que nous collaborons tous en permanence avec lui. Dans un monde où la réalisation individuelle passe avant la conscience du collectif, les gens corruptibles se multiplient : c'est la voie toute tracée pour la victoire des intérêts personnels contre l'intérêt général.

Comment dès lors résister ? La divination est le laboratoire de la rationalité. Sa pratique m'a appris à diviser les problèmes et les souffrances en deux piles : à gauche ce que nous ne pouvons pas changer - car toute action

serait vaine - à droite, ce que nous pouvons transformer et dans lequel nous devons nous investir. Cela permet d'aider à distinguer ce que l'on peut faire, de ce que l'on ne peut pas faire ... et éviter de dilapider son énergie. Personnellement, mon action consiste déjà à essayer de nuire le moins possible. Par exemple, je ne mange pas de viande, je tente d'éviter d'acheter des produits qui engendrent de la souffrance pour les hommes ou les animaux. Nous avons sauvé plusieurs dizaines de chiens abandonnés qui vivent avec nous et que je tente de rendre heureux... C'est l'idée qui me tient tous les jours : être la moins toxique possible, la plus « bienfaitante » - pas par obéissance, ni parce que je suis convaincue que la seule chose qui restera de ma vie sera la somme de mes actions, mais surtout parce que j'y trouve énormément de plaisir.

*Jismy* : Ainsi, vous ne présez pas un âge d'or à venir, comme d'autres ont pu le faire. Dans votre prédiction, vous affirmez notamment qu'arrivera le temps où la désobéissance deviendra le gage de notre survie à tous. N'y sommes-nous pas arrivés ?

*Maud Kristen* : Nous y sommes, bien sûr. Mais là encore, cette désobéissance n'a pas de sens aux yeux de la plupart des personnes qui trouvent, dans le monde moderne, beaucoup de joies immédiates. Il faut ici bien mettre en balance le fait que le monde moderne constitue certes un déclin, mais propose de l'autre côté un confort jusqu'ici inégalé. Par exemple, jamais tant d'eau n'est arrivée au robinet. Le progrès a donné ce qu'aucun système n'avait encore donné auparavant ; dès lors, si notre vue est à court terme, on peut se demander : mais pourquoi résister ? Le capitalisme a ceci d'extraordinaire qu'il a réussi à faire croire aux individus qu'ils étaient importants. Vous êtes toujours le client privilégié dont l'avis et la satisfaction sont essentiels.

Si j'ai un espoir, il se trouve sans doute dans la colère que pourront un jour ressentir les êtres qui finiront par comprendre qu'ils se sont fait duper par ce système. J'ai espoir en la colère, non en tant qu'elle constitue un réservoir de violence, mais en tant qu'elle est l'indice d'un stade atteint dans un processus, comme l'envisageait Elisabeth Kübler-Ross lorsqu'elle parlait des étapes du processus du deuil. Il y a d'abord le déni, puis arrive la colère avant l'aménagement, etc. Pour le moment, nous sommes collectivement dans le déni, et c'est en cela que je verrai la colère comme un progrès. Je la vois comme l'étape à partir de laquelle il sera possible de reconstruire ce qui a été perdu.

Ceci dit, la colère ne peut être une fin en soi. Notre monde crée de la souffrance, et pour cette raison, j'envisage d'organiser un jour ou l'autre des groupes de prières interculturelles, pour apporter aux victimes de cette violence un peu de lumière et d'amour. Si l'action semble difficile sur le plan matériel, nous devons commencer par le plan spirituel.

*Jismy : Quel est l'intérêt de la prière ? Vous racontez dans votre livre qu'un de vos amis français a consulté l'oracle tibétain Yudema, qui lui a conseillé de prier Tara. Comme votre ami ne connaissait pas Tara, votre guide lui donne ce conseil : "tu n'as qu'à prier la vierge Marie, ce sera aussi efficace". Il y a là absence totale de prosélytisme, et vous confiez vous-même réciter des Ave Maria entre deux mantras. Qu'est-ce que cela apporte ?*

*Maud Kristen :* Plus j'avance, et plus je me rapproche de la tradition gnostique - qui à bien des égards n'est pas éloignée du bouddhisme. L'un et l'autre ont compris que la vie sur Terre est une « chute » dans la matière. De ce point de vue, la prière consiste à nous remettre en contact non avec la matière, mais avec la Lumière qui y est prisonnière. Cette lumière est amour,



paix, bonté, générosité, elle n'a plus rien à voir avec notre ego. La prière agit alors comme une douche de l'âme, qui permet de se remettre en connexion avec cette dimension lumineuse qui est notre origine commune. Cela rejoint à nouveau je crois le bouddhisme, qui considère que notre part la plus supérieure n'est plus individualisée.

Par ailleurs, ce que les bouddhistes ont très bien compris, c'est que le bonheur ininterrompu n'est pas possible sur cette Terre. L'idée qu'on puisse finir par assouvir nos désirs est naïve : par définition, le désir ne pourra pas être assouvi. La connaissance de l'histoire – et la lecture des journaux people – (rires) raconte toujours la même chose : obtenir ce que l'on désire conduit seulement à désirer davantage, n'épargne pas du malheur et amène à découvrir que ce que l'on désirait perd toute valeur dès qu'il est obtenu.

Je crois plutôt que nous devons apprendre à devenir des chasseurs de lumière, et tenter de l'apercevoir la beauté là où elle se fait la plus petite. Bien sûr, il est facile de s'émerveiller d'un bel opéra, mais je parle ici de



percevoir le regard de l'enfant qui voit un papillon pour la première fois. De communier avec le mouvement du vent dans les feuilles d'un arbre, de ressentir la justesse des gestes d'un luthier. De rendre hommage au cri d'un oiseau qui rompt le silence, et ponctue soudain le temps. Pour ma part, j'aime m'inspirer d'êtres humains, qui, quel que soit leur culture et leur âge, sont à travers le moindre geste qu'ils font dans l'expression de la beauté, de la noblesse et de la bonté. Et puis il y a les animaux, domestiques ou sauvages, que j'aime depuis mon premier souffle. Ils sont mes maîtres.

La vie m'a donné la chance de vivre dans une nature magique peuplée de jour comme de nuit d'oiseaux magnifiques, de chauve-souris, de grillons, de grenouilles et de renards, d'arbres et de fleurs...

C'est dans ces éléments que je me ressource, comme beaucoup d'entre nous, qui, comme moi, expérimentent le pouvoir guérisseur de la nature. En résumé, je dirais que nous devons accepter d'être une goutte d'eau dans la mer, mais consciente de participer au « tout » de l'océan... et contenant en elle la totalité de sa force.



Vous souhaitez en savoir davantage sur les travaux de Maud Kristen ?  
Retrouvez son site internet en [cliquant ici !](#)

Retrouvez également le site de l'école de Maud Kristen,  
et son blog si riche en articles : c'est [par ici !](#)





# Spirituelles Mutations

## le mot de la fin par Jismy Maillot



Y a-t-il une unité des voies spirituelles ? Comment notre monde en crise peut-il devenir, malgré lui, le terreau fertile d'une vie spirituelle authentique ? Depuis de nombreuses années, je dois admettre que ces questions m'obsèdent. C'est pourquoi j'ai souhaité, pour ce numéro hors série de **LOTUS**, donner la parole à des personnes qui, depuis plusieurs décennies pour certaines, font vivre la recherche, l'information et le débat public sur ce qui touche de près ou de loin à notre rapport aux questions existentielles.

C'est qu'il convient en effet, alors que l'humanité entre avec fracas dans un XXIème siècle déjà bien entamé, de faire le point sur nos héritages initiatiques, et les transformations séculaires de notre rapport à l'existence.

\*\*\*

*«Dieu prépare aux sociétés européennes un avenir plus fixe et plus calme ; j'ignore ses desseins, mais je ne cesserai d'y croire parce que je ne puis les pénétrer, et j'aimerais mieux douter de mes lumières que de sa justice»*

Lorsque Tocqueville écrit cette phrase dans les années 1830, tout pouvait peut-être encore laisser imaginer un redressement de l'Occident moderne. La démocratie s'installait, parfois malgré nous qui tentions alors de penser le meilleur cadre pour la recevoir. L'espoir tocquevillien, s'en remettant à Dieu, puisait alors sa source dans une foi déclarée en la justice transcendante : un plan divin, quand bien-même celui-ci nous échapperait, nous sauverait tous. Il ne faudra guère plus de cinquante ans pour qu'un certain Nietzsche arrive alors, et mette le holà à cet espoir en déclarant la mort de Dieu : alors que tous s'en détournent, comment pourrait-il dès lors nous sauver?

Mais à bien y regarder, la mort de dieu au sens où l'entendait Nietzsche n'a rien ôté à la quête spirituelle de l'homme occidental moderne. Peut-être l'a-t-elle même stimulée à fond, mais parfois sans trop de repères, poussant ce dernier à chercher à tâtons, dans toutes les directions, ce qui demain serait pour lui salutaire. Depuis lors, disons-le honnêtement, la spiritualité est entrée en mutation.



On professe partout un retour au religieux aussi inattendu qu'extraordinaire. L'islamisme radical, nous dit-on, se propage à grande vitesse ; de nombreux partisans du conservatisme entendent siéger sur les vieux dogmes du livre ; tout dans l'actualité récente semble prétendre à une réaction engagée du fait religieux.

Mais en tout état de cause, insister sur une reconsolidation de la religion, c'est n'avoir qu'une vision partielle de la mutation du spirituel qui est en cours depuis plusieurs années. C'est ne pas voir que, dans la globalité du rapport à la transcendance et à la déité, les grandes religions n'occupent désormais qu'une place marginale. L'occident connaît pourtant actuellement un changement majeur dans le rapport intime de l'homme à ses convictions spirituelles. Les librairies distinguent aujourd'hui très nettement « Religion » et « Spiritualité ». Les ouvrages religieux sont souvent catégorisés sous le label « histoire la religion », et on ne trouvera ni Bible, ni Torah, ni Coran dans le rayon « Spiritualité ». La division généralement quadripartite du rayon religieux – Chrétienté / Islam / Judaïsme / Religion du monde – semble bien minime face au choix démesuré qu'il est possible d'observer à la table du spirituel. Chamanisme, Osho, New Age, Initiations Toltèques, ... autant de catégories dont les ouvrages sont présentés comme des best-sellers. On aurait pu penser au siècle dernier que la montée du New Age allait essentialiser le spirituel, le condenser pour en proposer une unité interculturelle. Il n'est pourtant aujourd'hui lui-même qu'un sous-produit du label « spirituel » qui brasse sa valeur marchande.

Pour le XXIème siècle, le New-Age semblait pourtant être l'offre adaptée à la demande. La technologie – plus encore que la politique - ayant fait un sort aux frontières, il semblait compréhensible qu'un courant de pensée spirituel advienne, qui unifie en son sein l'apport multiculturel des traditions du monde. Paradoxe du phénomène : l'unification des croyances du monde

se traduit dans le New Age par une pratique souvent solitaire de la spiritualité, où l'on fait allègrement fi du guide spirituel. Quid de la hiérarchie de l'Église et des temples, exit les prêtres, les pasteurs, les imams et les rabbins. Voilà sans doute pourquoi le New Age lui-même devait être dépassé par la notion devenue encore plus vague de "spiritualité" : cette dernière est une notion sans titre, sans étiquette à coller ici ou là. Elle n'est pas engageante par elle-même. Le New Age, en fait, produisait malgré lui ses adeptes.

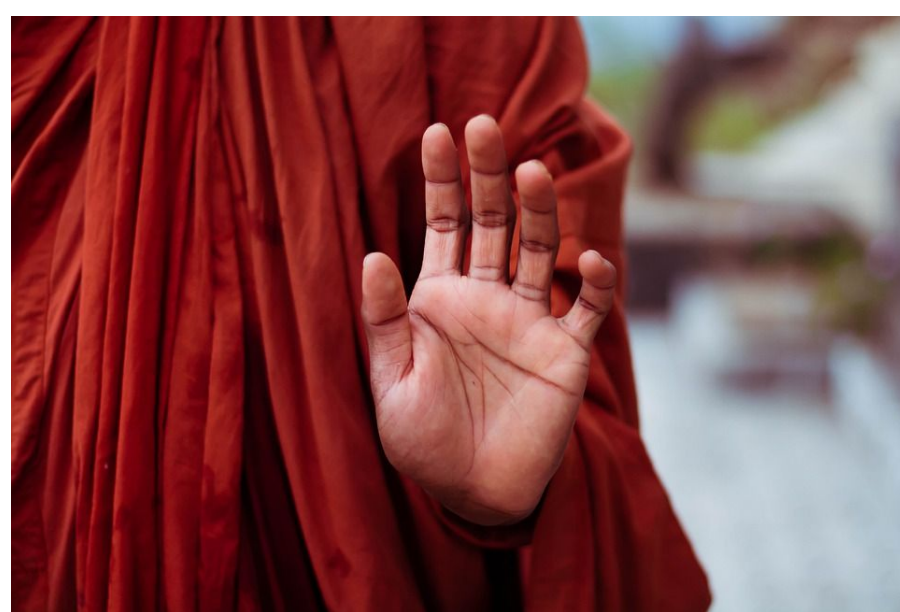
Cette solitude dans le rapport au spirituel est un indicateur notable de la mutation générale de l'occident du XXIème siècle. De même que le citoyen n'est plus le composant d'une collectivité, mais un individu qui fait valoir son droit à l'initiative, de même le « croyant » n'appartient plus à une tradition, mais affirme sa liberté gloutonne à souscrire ou non à telle ou telle proposition, quitte à en changer demain selon ses intérêts propres.

Le New Age s'est alors essouffé, devenant lui-même la victime du vice implicite de l'éclectisme qu'il prônait. C'est tout naturellement qu'il a cédé sa place à la « spiritualité » assez creuse pour qu'un tel éclectisme puisse supposément s'établir. Il est pour le moins intéressant de mettre en évidence les invariables des nouveaux messages de cette pseudo-spiritualité. Car profondément marqué par la gloutonnerie individualiste, le spirituel s'est même détourné de la transcendance. Il ne s'agit plus d'adorer un Dieu du ciel, ni même de reconnaître un Principe Supérieur ; il faut désormais apprendre à s'aimer soi-même, en ne distinguant plus - hélas - le soi divin d'un moi égo-centré. Profondément marqués par une attitude réactionnaire qui se méconnaît comme telle, les nouveaux croyants exhument des traditions archaïques les données soumises à interprétation qui font valoir leurs supposées qualités. Qu'importe que les chamanismes d'hier se distinguaient par leurs dieux,

leurs rituels et leurs soins ; ils sont aujourd'hui le chamaman, un domaine vague où le titre de chaman peut s'obtenir lors d'un stage en trois week-ends. Qu'importe que bouddhisme, taoïsme ou hindouisme souscrivaient à des modèles du monde en certains points divergents – ne révélant leur unité qu'au prix d'un effort de compréhension –, ils sont aujourd'hui la *zen-attitude*, la quête du bien-être et la recherche du confort.

Ce qui est pour le reste problématique, et qui justifie peut-être qu'on donne à nouveau l'alerte, c'est que l'éclectisme n'en est plus un : l'idée n'est alors plus d'explorer des voies spirituelles pour se libérer définitivement de la souffrance, mais d'être sans cesse dans le vagabondage des *pensées qui font du bien*. La religion au moins donnait une direction, elle orientait une collectivité. Elle assumait son étymologie, et les individus qui appartenaient à la communauté religieuse se savaient inclus dans une pluralité qui acceptait de faire corps. Le pratiquant d'une religion était alors appelé à la fraternité. Mais la religion est tombée elle-même bien souvent dans les travers du dogme rigide, auquel on ne souhaite plus - et c'est tant mieux - souscrire. De fait, la fraternité peine aujourd'hui à trouver une structure qui la sous-tende. Quand citoyenneté et spiritualité tombent sous le joug de l'individu souverain, quoique soumis à la technologie et au marché, il ne reste alors, en guise de société qu'un tissu à moitié décousu qui s'effiloche toujours davantage.

L'individu est ainsi devenu l'unique référent - aussi peut-on observer un mystérieux amalgame entre "spiritualité" et "développement personnel". Non que l'un doive être délaissé au profit de l'autre ; l'un comme l'autre, en fait, deviennent problématiques dès lors qu'ils participent à rigidifier le sentiment du "moi" - c'est-à-dire de l'individu - plutôt qu'à le dissoudre pour révéler en filigrane l'illusion de l'ego, et l'unité fondamentale rassemblant chaque chose. Il en faudrait peu pour que l'égoïsme assumé des prêcheurs autodidactes devienne demain un égoïsme.



Cette nouvelle forme de spiritualité semble également avoir laissé pour inutile tout goût de l'effort. Chacun y va de sa révélation personnelle, et nul besoin de pèlerinage pour trouver la paix : un livre de poche est bien plus abordable. On ne travaille plus sur les textes sacrés, on travaille sur soi. On ne doit plus l'amour et la charité, on apprend à se déculpabiliser des « idées chrétiennes devenues folles ». On n'observe plus les rituels à la lettre, on écoute notre intuition, sans toujours se demander si ce qu'on nomme alors "intuition" n'est pas une somme de craintes et de désir, rendant inaudible l'intuition authentique, qui elle reste pourtant possible. Cette attitude révèle à coup sûr un autre glissement de valeurs, peut-être encore plus problématique. Si l'on s'attardait jadis à être des disciples – d'une tradition, d'un maître à penser, d'un guide, d'un idéal...- on ne cherche aujourd'hui

qu'à faire valoir notre opinion, lui donnant valeur de vérité. L'amour de l'autodidaxie contraint à laisser pour inadapté tout enseignement extérieur qui ne serait pas né en nous-mêmes. Avec la chute du disciple, c'est toute une conception de la discipline qui tombe à son tour. La connaissance a ainsi changé de camp. Elle n'est plus le fruit d'un effort, d'une contrainte intellectuelle, d'une propension à l'écoute ; elle est une glorification de l'opinion ; et la rationalité d'être mise au banc du savoir - elle qui souhaitait le monopole, elle l'aura bien mérité ! Paradoxe de l'ère du temps : en souhaitant s'extraire de toute dogmatique, les nouveaux croyants ont rendu dogmatique la mise en échec du rationnel. On ne met alors plus sa rigueur intellectuelle à profit. Le besoin toujours plus vivace d'immédiateté se traduit dans la spiritualité moderne par une dénonciation pleinement assumée de l'intellectuel « *qui aime se prendre la tête* ».

Le problème n'est pas alors d'introduire un discours moralisateur dans l'analyse. Il ne s'agit pas tant de moraliser, de prendre parti ou donner un aval, que de mettre en évidence les problèmes qui se posent au fil des observations. Il faut en effet observer ces processus avec la plus grande rigueur, afin de prendre la mesure de leurs effets, comme de leurs causes.

Le problème des nouveaux croyants n'est pas leur prétendu éclectisme, ni même leurs croyances en elles-mêmes : c'est leurs refus. Refus du collectif, refus du référent, refus de la discipline et du rationnel, aussi refusent-ils de fait toute fidélité à une éthique précise. Celle-ci changera du jour au lendemain, et pour justifier la passation, ils diront avec sincérité qu'ils ont fait leur temps sur cette ligne de vie, et que la part éclairée d'eux-mêmes les exhorte à présent à de nouvelles attitudes pour expérimenter et évoluer davantage.

Progrès ou réaction mal-assumée, l'avènement des nouveaux croyants surgit en même temps que s'étirole la communauté citoyenne. Les supports

principaux de toutes les structures chèrement construites - structure du collectif, de l'éthique, de la raison, de la discipline - semblent être la cible d'un mal bien étrange du début du siècle. Ces structures étaient-elle encore si fragiles qu'elles dussent s'éroder avec le temps ?

\*\*\*

Mais tout est-il perdu pour autant ? Faut-il voir nécessairement dans cette mutation de la spiritualité moderne un déclin fatal, une fin inéluctable de tout ce qui permet une libération de l'être ? Si la glorification de l'ego n'a pas son pareil dans l'histoire humaine ; si le renversement des valeurs, faisant du spirituel une machinerie individualiste, ne peut être nié, faut-il pour autant abandonner tout espoir, et préparer l'építaphe ?

Animé depuis de nombreuses années par ces questions, j'ai souhaité interroger des personnes qui sont quotidiennement aux prises avec la modernité, mais également avec une forme lucide de spiritualité : vivace, authentique, dégagée de ses nouveaux préjugés. J'ai souhaité mener ces entretiens dans le but de comprendre un peu mieux l'époque que nous traversons, et la façon dont une spiritualité authentique, peut-être, continue à faire front et à assumer ses fonctions initiatiques et libératrices. J'ai interrogé ces intervenant.es dans le souhait de comprendre, finalement, le défi qui est celui de l'homme moderne dans son rapport à la transcendance.

Aucun de ces entretiens ne m'a laissé indifférent. Tous, au contraire, m'ont contraint à réinterroger mes positions, parfois pessimistes je le confesse. Chacun de ces échanges m'a apporté son lot d'espoir, de réflexions, de désillusion aussi parfois. Les personnes que j'ai interrogées ici ont toutes en commun d'avoir un parcours extraordinaire, à l'image de leurs travaux.

Si je pouvais être, en démarrant ces échanges, un peu désabusé, parfois blasé, je ressors de ces conversations avec une détermination renforcée. Car aussi tragique que puisse être le constat de la mutation du spirituel ; aussi pénible que puisse être l'analyse de ses tenants et de ses aboutissants, reste que cette mutation pourrait au fond, demain, constituer notre plus belle chance. C'est du moins la conclusion que je tire de ces entretiens, qui tous ont pour intérêt de ne pas laisser indifférent.

### *Remerciements :*

Je tiens à remercier du fond du coeur chacune des personnes ayant accepté de répondre "présent" aux entretiens proposés.

J'ai découvert très jeune les travaux de Stéphane Allix et de Maud Kristen, qui ont largement contribué à me forger intellectuellement. Leurs ouvrages et conférences m'ont depuis régulièrement accompagné. Pouvoir collaborer avec eux pour ce hors-série est une véritable joie.

Je suis également très heureux d'avoir pu laisser un peu de place ici à la voix de Lily Jung, dont la musique est un bonheur pour les oreilles et le coeur.

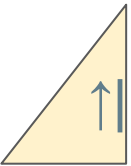
C'est également avec beaucoup de joie que j'ai pu converser avec Daniel Odier, qui s'est montré d'une bienveillance et d'une clarté touchante, et qui a si gentiment accepté de répondre à mes questions.

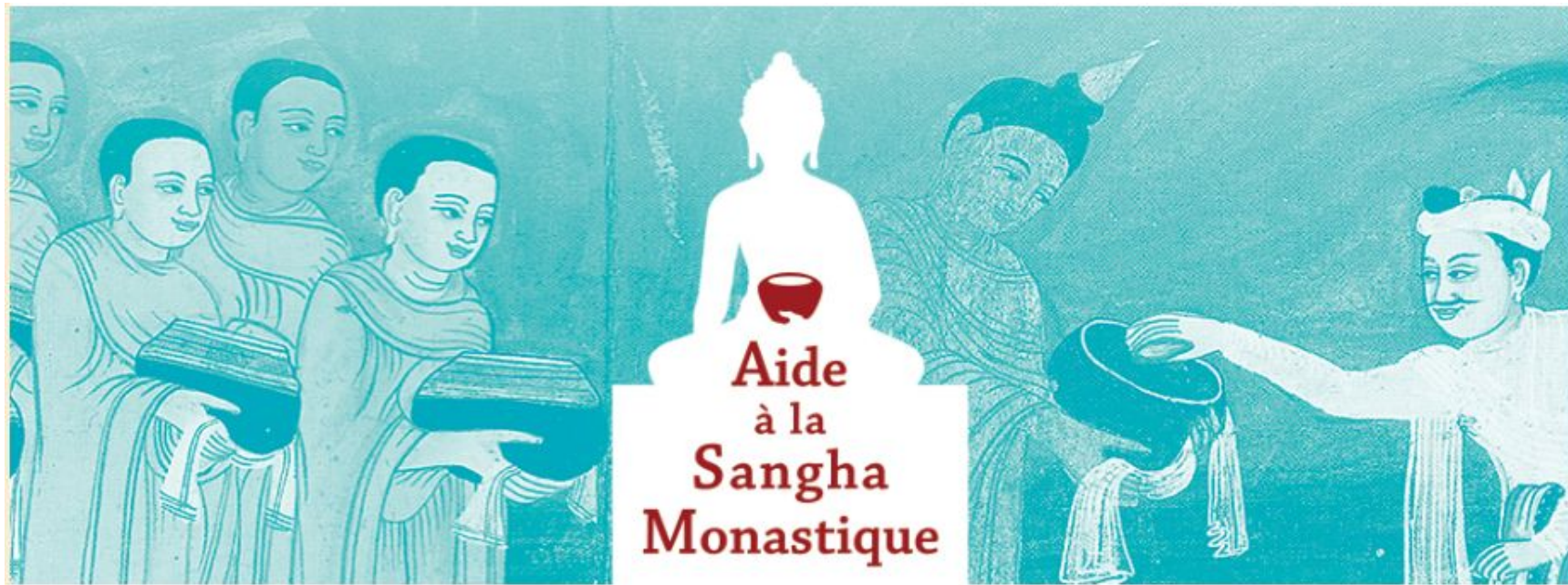
Françoise Bonardel m'a également honoré de ses réponses : il va sans dire que je suis heureux de voir la philosophie occidentale s'armer à travers elle de courage, et affronter sans détours les questions qui se posent à n'importe quel pratiquant, de n'importe quelle tradition. De tels penseurs sont des trésors ; ils font vivre l'intelligence collective en la mettant à l'épreuve.

Enfin, je ne peux terminer ces remerciements sans une pensée affectueuse et pleine de reconnaissance pour Lama Tsultrim Guelèk et les moines de Lusse, qui depuis plusieurs mois me font confiance pour la rédaction de cette revue.

Au nom de la revue *LOTUS*, je remercie très sincèrement chacun d'eux.

*Jismy Maillot*





L'association **Aide à la Sangha Monastique** (ASM) a pour but d'aider financièrement les moines et moniales bouddhistes se consacrant pleinement à leur engagement monastique. Cette association, créée au sein de Bodhicharya-France, est placée sous l'autorité spirituelle de Ringou Tulkou Rinpoché, maître de la tradition Karma Kagyu du bouddhisme tibétain.

Pour être redirigé vers le site, [cliquer ici](#).





**Une école à Bodh Gaya** est une **association loi 1901** dont les statuts déposés à la préfecture de Versailles ont été publiés au Journal Officiel le 14 juin 2003. Elle a pour objet de **scolariser**, de **nourrir et suivre médicalement les enfants** et d'aider la population de **villages défavorisés** de la région de Bodh Gaya en Inde. Le financement se fait par le **parrainage des enfants** et les **dons des bienfaiteurs**.

Pour être redirigé vers le site, [cliquez ici](#).



**Oasis de Longue Vie**  
Résidence pour pratiquants bouddhistes

**L'Oasis de Longue Vie** est une résidence, implantée dans le Cher à 45 km au sud de Bourges. Elle accueille des personnes âgées, pratiquantes du Dharma dont la motivation est de se retrouver dans un esprit d'entraide et de solidarité et dans un cadre favorable à la préparation spirituelle de leur vieillesse et de leur mort. Outre un hébergement confortable et adapté, les résidents bénéficient d'un encadrement spirituel, tout en restant acteurs de leur propre vie.

Pour être redirigé vers le site, [cliquez ici](#).

Le saviez-vous?!

Les 3 mains du logo de Bodhicharya représentent les 3 principales activités : **Soigner**, **Aider** et **Harmonie**.



**Soigner** : le Dharma du Bouddha est considéré comme une science de l'Esprit. Il y a des centres d'étude et de pratique du Dharma et d'autres spiritualités originaires à la fois des traditions asiatiques et occidentales qui transmettent des bases pour soigner le corps et l'esprit.



**Aider** : La vie n'a pas de sens si nous ne faisons pas quelque chose d'utile pour être bénéfique à notre société et au monde dans lequel nous vivons. Bodhicharya a déjà créé des écoles, cliniques, hôpitaux et prévoit de s'impliquer dans d'autres futurs projets similaires pour aider ceux qui en ont besoin.



**Harmonie** : la paix et le progrès dans le monde dépendent de l'harmonie entre ses habitants. L'étude et le dialogue interreligieux, interculturel, et interdisciplinaire sont des initiatives permettant d'apporter une meilleure compréhension et plus d'harmonie entre les communautés du monde entier.

Ce hors-série de **LOTUS** vous a plu ? Vous souhaitez vous-même proposer un entretien ou un article pour le prochain ?

Il vous suffit alors d'envoyer vos propositions à l'adresse mail suivante : [lotus.bodhicharyafrance@gmail.com](mailto:lotus.bodhicharyafrance@gmail.com) avec pour objet "**Revue Lotus - Hors Série**"

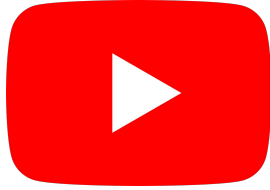
Vos propositions seront examinées, et un retour vous sera fait dans les plus brefs délais ! Nous vous remercions par avance pour vos contributions qui permettront de donner du contenu à la revue !



Retrouvez les précédents numéros de **LOTUS** en [cliquant ici](#)



RETROUVEZ-NOUS SUR...



Youtube

"L'heure bouddhiste"

[Par ici](#)



Facebook  
"Bodhicharya  
France"

[Par là](#)



Site internet

[Par-ci, par-là!](#)



**Bodhicharya France**

**1 la Bouille 88490 Lusse,  
France**

**Tél. (+33) 3 29 51 21 93**

*L'Eveil du coeur par l'ouverture de l'Esprit...*